

HISTOIRE
DES
OUVRAGES
des
S CAVANS,

Par Monfr. B * * * *
Docteur en Droit.

Mois de JUIN, JUILLET,
& Aoust, 1692.



A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS,
MDCXCII.

*Avec Privilège de Nosseigneurs les Etats
de Hollande & de West-Frise.*

HISTOIRE DES OUVRAGES des SCAVANS.

Mois de JUIN 1692.

ARTICLE I.

*Miscellanea, The second Part. In four essays,
I. Upon ancient and modern learning. II.
Upon the gardens of Epicurus. III. Upon
Heroik virtue. IV. Upon Poetry, by Sir
William Temple Baronet. C'est-a-dire,
Oeuvres mêlées de Mr Temple &c. The
second edition, London, Printed by
J. R. 1690. in 8. pagg. 341.*

Tous les Ouvrages de Mr. Tem-
ple, si l'on en excepte peu de
chose, avoient roulé sur la
Politique. Ses emplois avoient
tourné son esprit de ce côté-
là, & ses premiers soins dans sa retraite
furent



НАУКОВА БІБЛІОТЕКА ОНУ

furent occupez à rediger par écrit ce qu'il avoit vû dans le monde d'où il sortoit. Mais ce sont ici les fruits de ses études, & de ses meditations dans la solitude; & ces IV. Essais ou Dissertations sont toutes de litterature & de bel esprit. La I. regarde une question qui a été remuée par Mr. * Perrault: c'est sur la preference entre les anciens & les modernes.

Nous avons † autrefois représenté ce qu'on allegue pour les anciens, ou en faveur des modernes, dans cette fameuse contestation. Mr. Temple s'arrête d'abord à deux raisons generales que l'on apporte de la part des modernes. L'une qu'avec les lumieres des Anciens, & les nôtres jointes ensemble, nous pouvons faire de plus grands progrès dans les sciences, tout de même qu'un nain monté sur les épaules d'un geant decouvre une plus grande étendue de pais que le geant même, & apperçoit les objets de plus loin. L'autre, que la nature étant la même dans tous les siecles, elle peut produire de nos jours des genies du premier ordre, comme elle a fait dans les siecles passez. L'Auteur rejette la premiere, en opposant que ces Anciens dont il s'agit avoient aussi des Anciens à leur égard, que nous n'avons plus. Si nous avions les 600. mille volumes qui composoient la Bibliotheque de Ptole-

* *De l'Academie Françoise.*

† *Nov. 1687. & Avril 1689:*

mée, nous verrions que les Anciens avoient bien des secours qui nous manquent. Les Auteurs parlent d'une infinité de livres perdus: & hors les Ecrits sacrez, il ne reste de l'ancienne histoire du monde que des recits mêlez de contes fabuleux. D'ailleurs, selon Mr. Temple, ils prenoient de grandes precautions pour s'instruire. Il cite pour exemple Pythagore, qui demeura 12. ans à Babylone dans l'Ecole des Chaldeens: & passa jusqu'aux Indes & chez les Egyptiens, où il puïta toute sa science. Ainsi il pretend que les Anciens avoient de meilleurs guides que nous, & qu'ils avoient de plus habiles maîtres, dont les preceptes & les exemples ont péri avec les Empires sous lesquels ils ont fleuri. Il ajoute qu'on peut douter, si les avantages qu'on tire des Anciens ont hâté ou retardé l'avancement des sciences. On s'imagine qu'ils ont sçû tout ce qu'on peut savoir, & qu'on ne peut guere aller au delà. Ainsi l'on s'arrête à apprendre ce qu'ils ont pensé, & l'on ne va pas plus loin; cette espece d'esclavage abbaisse l'esprit, & luy ôte la hardiesse d'inventer. On se contente d'étudier les Anciens, au lieu de faire des efforts pour les surpasser, ou pour enrichir le Public par quelque decouverte nouvelle. Reste l'objection tirée de la nature, qui n'ayant rien perdu de sa premiere vigueur, peut encore enfanter des hommes extraordinaires. Mr.

Temple ne le conteste pas : mais il soutient que l'on ne peut rien concire de là ; car il y a des revolutions dans la nature, dont on ne sauroit rendre raison. Elle n'est pas toujours la même dans tous les tems. Il y a eu des siecles où elle a été liberale & prodigue de ses dons, & d'autres où elle s'est montrée sterile & avare. Il semble même qu'elle ait pris plaisir à distribuer ses richesses successivement à toutes les nations. Les sciences ont passé de la Chaldée & de l'Égypte dans la Grece, & la Grece à son tour est devenuë le siege de la barbarie. Depuis les Muses sembloient avoir transplanté leur demeure dans l'Italie. Alors les Gaules & les pais Occidentaux étoient plongez dans une ignorance grossiere. Ce n'est plus la même chose aujourd'hui : ils sont devenus l'Empire des belles lettres ; & qui sait s'ils n'éprouveront pas bientôt cette fatale vicissitude, qui a laissé l'Orient dans les tenebres & dans l'ignorance, qui regnoient autrefois dans l'Occident ?

D'ailleurs comme la nature ne forme pas seule les grands genies, & qu'elle a besoin d'être secouruë par l'art, on peut trouver dans la situation des affaires du monde, les obstacles qui font que les modernes demeurent toujours au dessous des anciens. Mr. Temple en allegue pour cause principale les disputes de Religion. Les meilleurs esprits occupez & échau-

fez par ces querelles, n'ont point songé à cultiver les arts & les sciences. Ces troubles sont les ennemis des Muses, que l'on n'a placées sur le mont Parnasse, que pour faire comprendre qu'elles doivent être à l'abri des tempêtes qui troublent les regions inferieures. Une autre cause de la decadence des belles lettres, c'est qu'elles manquent de puissans protecteurs. Lors qu'elles commencerent à renaitre dans le siecle passé, les Princes se piquerent de la noble émulation de les favoriser. Chacun s'empressoit pour avoir part à la gloire de les rétablir. Depuis cette ardeur s'est refroidie ; & en même tems, ajoute l'Auteur, les Temples de l'honneur ont été renversez. Tous les vœux & les sacrifices des hommes ne font plus que pour la Fortune, & l'on ne court point après la science, qui ne mène ni aux honneurs ni aux recompenses, dont elle étoit couronnée autrefois : car ce sont-là les aiguillons qui excitent les hommes. Quelques charmes que l'on trouve dans l'exercice de la vertu, l'ambition ou l'avarice y envisagent toujours la recompense qui la suit. C'est pourquoy Aristophane fait dire à son Dieu Plutus, que sans luy adieu tout l'Empire de Jupiter, & l'on se moqueroit de ses tonnerres. Si les hommes ne craignoient ou n'attendoient rien des Dieux, ils n'iroient point immoler de victimes sur leurs autels, seulement pour honorer ces êtres

suprêmes. Mr. Temple compte encore parmi les causes de la disgrâce des savants, le ridicule de la pedanterie qui les a gâtez. Quelques-uns s'imaginoient qu'il suffisoit de savoir du Grec & du Latin, pour être en droit de prendre le ton de Docteur, & ils se rendoient le jouet ou le fleau des conversations. De plus la trop grande application aux livres, qui rend l'humeur sombre & chagrine, a fait mépriser les savans par les gens du monde, comme des gens farouches, & peu propres au commerce de la vie. Par là les personnes de qualité se sont dégoûtées de l'étude, de peur d'être infectées du mauvais air du cabinet, & l'on a relegué les savans dans le fond d'un college. Le mauvais usage de la science, l'a exposée à la raillerie & au mépris. Mr. Temple se souvient là assez à-propos d'un Espagnol, qui soutenoit que l'histoire de Dom-Quixot avoit ruiné la monarchie d'Espagne: car avant cela l'amour & la valeur romanesques étoient la chimere des Espagnols. Il n'y avoit point de Cavalier qui ne se choisit une maîtresse, dont il vouloit mériter l'estime par quelque action heroïque. Le Duc d'Albe, tout grave & tout severe qu'il étoit, avoit devoüé la gloire de la conquête du Portugal à une jeune beauté, auprès de qui il pretendoit que ses exploits lui tiendroient lieu de jeunesse. Mais après l'histoire de Dom-Quixot qui a tant

fait rire le monde, les Espagnols eurent honte des prouesses de la Chevalerie, & laissant là l'honneur de la bravoure, ils se sont laissez aller à l'indolence de l'oïveté.

La II. Dissertation est intitulée *Des jardins d'Epicure*. Le nom d'Epicure ne paroît gueres que dans le titre: c'est proprement une instruction & un éloge pour le jardinage. L'Auteur y conduit par des moralitez sur les vaines occupations des hommes. Il observe que la raison, qui est la plus noble prerogative de l'homme, est en même tems son plus grand mal. C'est elle qui trouble son repos, & qui cause ses plus cuisans deplaisirs. Le regret du passé, les craintes & les inquietudes de l'avenir, les desirs de l'avarice, les soins rongeurs de la pauvreté, les projets de l'ambition, & cette foule de passions qui lui déchirent le cœur, sont les fruits de cette faculté qui nous distingue du reste des creatures. De là vient toute l'agitation du monde: chacun court après son objet, & se tourmente pour executer les vûes & les ordres de sa prétenduë raison. Ainsi bien loin de calmer nos inquietudes, & de moderer l'impétuosité des passions, elle les fortifie très-souvent & les autorise. Les Philosophes qui ont tâché de la ramener à son véritable usage, ont prétendu que le Souverain bonheur consistoit à éteindre, ou du moins à temperer les passions: & que c'étoit là l'exercice &

l'employ de la raison. Pour cela ils vou-
loient que leur sage fût exempt de crainte
& de desirs, & que dans une indifférence
tranquille pour tous les accidens de la vie,
sa constance ne pût être ébranlée par les
plus rudes coups de la fortune: mais que
muni contre tous événemens, il fit consi-
derer la richesse plutôt à manquer de peu,
qu'à posséder beaucoup: & son bonheur à
ne s'abattre point par des reflexions dou-
loureuses pour le passé, & à ne se point
repâire d'esperances chimeriques pour
l'avenir; afin que la vie ne fût point trou-
blée par les frayeurs de la mort, & la
mort par l'amour de la vie. Mr. Temple
trouve que cette idée n'est point assez con-
forme à la nature humaine, & que pour
être sage il n'est pas besoin de cesser d'être
homme, ni de se rendre insensible aux
plaisirs & aux maux. Quoy qu'il en soit
les Philosophes se sont accordez, à faire
consister la félicité de l'homme dans la
tranquillité de l'esprit. Reste la question de
savoir, ce qui peut mettre l'esprit dans ce
calme & dans ce repos. Les hommes tra-
vaillent sans relâche pour y parvenir, &
ils arrivent souvent au bout de la vie avec
la même activité; il en est bien peu qui se
bornent & qui s'arrêtent eux-mêmes, &
qui parviennent à ce contentement d'es-
prit où tendoient tous leurs souhaits. Mr.
Temple conseille de fuir dans la solitu-
de de la campagne, à l'exemple d'Epicu-
re.

re. Rien en effet n'est plus délicieux que
l'oisiveté ingénieuse d'un Philosophe.
C'est là qu'éloigné des sollicitudes, & des
distractions du monde, il cultive sa rai-
son, & guerit son esprit de tous les preju-
gez qui ferment l'entrée à la vérité. En un
mot l'Auteur prend de là occasion de
louer les amusemens du jardinage, & l'in-
nocente occupation que donne la culture
des fleurs & des fruits. Il infere là une
courte histoire des jardins de l'antiquité,
& venant à ceux d'Angleterre, il en parle
en homme intelligent & expérimenté. Il
finit en revenant aux éloges de sa retraite
champêtre. Il declare qu'il n'a point pre-
féré ce party-là aux emplois publics par
affectation: & que c'est un effet de son hu-
meur, qui le porte à ce genre de vie soli-
taire & retirée. Après avoir comparé l'em-
baras & la vanité des emplois, avec les
douceurs de la vie oisive & privée, il a ju-
gé qu'il valoit mieux être à soy, que de se
rendre esclave des honneurs & du public,
& il se félicite de cet état paisible, où il est
le maître de son loisir.

*Tous les soins sont bannis des demeures
champêtres:*

*On y vit sans sujets, mais on y vit sans
maîtres.*

Nous passerons légèrement sur le III.
Essai, qui traite de la vertu héroïque.
C'est moins un discours en general sur sa
ma-

matiere, qu'un recueil d'exemples, & une histoire abrégée de IV. Empires: de la Chine, du Perou, des Scythes, & des Arabes. L'Auteur dit que ce qui donnoit autrefois le plus grand lustre à la vertu heroïque, c'étoit d'avoir bien mérité de sa patrie, & dans son recit historique, il fait mention de ceux qui ont été trouvez dignes de vivre dans la memoire des hommes. Le IV. Essai regarde la Poésie. On remarque d'abord que le mot de Poëte chez les Grecs, emporte qu'ils avoient le pouvoir de faire tout de rien. C'est-à-dire qu'ils ont le privilege de tout prendre dans leur imagination, & de debiter des fictions & des merveilles tant qu'il leur plaira: en un mot ils font en droit de mentir impunément pourveu qu'ils plaisent, & qu'ils le fassent avec esprit & avec agrément. C'est pourquoy les anciens disoient qu'Apollon étoit le Dieu des vers: parce que ce Dieu de la fable, par sa chaleur qui anime la nature, est le pere de toutes les productions; ainsi ils supposoient que les Poëtes ont besoin de ce feu celeste, qui les échauffe, & qui excite en eux ces divins transports, & cette variété admirable d'images & de pensées, qui font les charmes & la beauté de la Poésie. C'est pour cela encore que cette noble fureur passoit chez eux pour inspiration, & pour une influence d'Apollon: car cette heureuse chaleur qui rend l'imagination fe-

conde.

conde, ne s'acquiert ni par l'étude, ni par l'art; & l'invention, le tresor où le Poëte va puiser ses principales richesses, est un present de la nature. Cependant cette faculté naturelle ne doit pas être negligée: il faut l'entretenir avec un soin extrême. Il est besoin de la nourrir pour la rendre plus fertile, & de la redresser pour la rendre plus juste & plus exacte. Car pour devenir un excellent Poëte, il faut un concours de bonnes qualitez, qui paroissent même incompatibles. On ne parle pas de ceux qui ne font des vers que par hazard; une étincelle de feu, ou une faillie suffit. Mais pour les Poëtes du premier ordre, il faut avoir un genie d'une grande étendue, & d'une grande elevation: une imagination abondante, & de la vivacité d'esprit, pour orner son sujet, & repandre des fleurs à pleines mains. D'ailleurs il faut avoir du jugement pour bien disposer & bien conduire tout l'ouvrage; & un goût fin & juste pour bien choisir, & pour ne se pas laisser éblouir par le brillant d'une fausse pensée. Enfin il faut rassembler la force & la delicateffe, le sublime & l'agreable; plaire au Lecteur, & le ravir en admiration: & avoir en même tems tout le feu & le mouvement de l'imagination, & tout le calme & le flegme necessaires pour bien juger. C'est selon M. Temple, cueillir tout ensemble des fleurs & des fruits du même arbre. Il n'ap-

prouve point pourtant qu'on embarasse le Poëte par la contrainte des regles. Le genie de la Poësie est trop libre pour être renfermé & gêné dans les bornes trop étroites des préceptes. Dès qu'on ne luy laisse pas prendre tout son efflor, & qu'il est retenu par les loix de l'art, il perd toutes ses graces naturelles, & l'on éteint ou l'on arrête les saillies les plus vives de l'imagination. On auroit tout gâté dans Lucain, dont le veritable caractere est d'avoir eu d'heureuses hardieses, s'il avoit été retenu dès qu'il prenoit un vol trop haut. Il a tout osé avec succès, & avec plus de regularité il eût peut-être été froid & languissant; *feliciter audet*. C'est comme ces jeunes courages, à qui une valeur un peu indiscrete sied mieux qu'une prudence trop circonspecte. Ainsi toute l'utilité des regles ne va qu'à empêcher de faire de mauvais vers, & point du tout à faire de bons Poëtes.

Il seroit trop long de rapporter tout ce que dit M. Temple de la premiere origine de la Poësie, & de sa decadence. Il pretend par exemple que l'Epigramme ne s'est introduite qu'avec la chute de l'art Poëtique. Dès qu'on n'a plus eu assez de force pour composer un Poëme bien soutenu dans toutes ses parties, on s'est voulu faire une réputation par de courtes pieces, qui ne coûtent qu'une pointe d'esprit, ou une pensée subtile. Il suffisoit qu'elle fût

affaisonnée d'un bon mot: & comme cette espece de sel, d'ordinaire un peu acré, piquoit le goût de la foule, ce genre de Poësie a eu beaucoup de cours. M. Temple ne l'approuve nullement. Ce n'est point à son gré le caractere d'un honnête homme, que de chercher à faire rire la multitude, & à s'acquérir le titre de plaisant aux depens d'autrui.

Qui captat risus hominum, famamque dicacis,

- - - *hic niger est, hunc tu Romane caveto.*
Horat.

M. Temple descend aussi à la Poësie Angloise. Il vante particulièrement la Comedie, où quelques Poëtes Anglois ont excellé. La raison est que la diversité des portraits & des caracteres en fait le principal ornement: or le naturel de la nation fournit ample matiere à cette variété. La richesse du pais, l'inegalité du climat, la douceur du gouvernement, & la liberté des opinions, sont la cause de cette diversité d'humeurs & d'esprits qui y regne plus que par tout ailleurs, où chacun est obligé de se contraindre, & de se deguiser davantage. Il est permis là de s'abandonner à son humeur ou à son caprice, & l'on se fait un honneur de cette liberté. Au fond M. Temple qui a parcouru le monde, proteste qu'il n'a connu nulle part de meilleurs esprits que les Anglois; & plus

capables de penser les choses d'original, & de pousser bien loin leurs meditations: plus profonds dans leurs reflexions, & plus propres à creuser & à penetrer les matieres jusqu'au bout. Il avouë en même tems que les frequens changemens de l'air, en apportent aussi infiniment dans le temperament & dans les sentimens. M. Temple attribue à cette cause leurs inegalitez & leur melancholie: leurs speculations dans la Religion, & leurs raffinemens dans la Politique. Ainsi ces differens effets de l'humeur & du genie, ont préparé un beau champ à leurs Poëtes Comiques, & apprêté de quoy remplir ingenieusement la Scène sur le theatre. C'est par cela même que leur Comedie approche plus de celle des Anciens. La galanterie y a peu de part: c'est la representation de la vie ordinaire. Tantôt c'est une personne simple & credule, dont la sotte facilité est éternellement abusée: tantôt c'est un politique ridicule, grave, composé, qui se concerte sur tout, mysterieusement soupçonneux, & qui pense decouvrir des desseins cachez dans les plus communes intentions. Selon M. de S. Evremont ceux qui prennent plaisir à bien connoître le faux des esprits, & qui sont touchez des vrais caracteres, trouveront que les Comedies Angloises valent bien celles des Anciens.

AR-

ARTICLE II.

Le Cabinet de la Bibliotheque de Ste. Geneviève, divisé en II. parties: contenant les antiquitez de la Religion des Chrétiens, des Egyptiens & des Romains; des tombeaux, des poids & des medailles, des monnoyes, des pierres antiques gravées, & des mineraux; des Talismans, des lampes antiques, des animaux les plus rares & les plus singuliers, des coquilles les plus considerables, des fruits étrangers, & quelques plantes exquises. Par le R. P. Claude Molinet Chanoine Reg. de la Congregation de France. A Paris, chez Antoine, Dezallier, 1692. in folio, pagg. 224. Et se trouve à Rotterdam chez Reinier Leers.

DE tous les Ouvrages du P. * Molinet, il n'y en a gueres de plus propre à faire passer son nom à la posterité que ce volume, qui n'est pourtant qu'une description & un inventaire de la Bibliotheque de Sainte Geneviève. Mais comme il en est en quelque sorte le fondateur, & que toutes les curiositez dont elle est enrichie ont été rassemblées par sa diligence, & par ses soins, cette Bibliotheque est un monument qui assure à sa memoire

* Il étoit de Champagne, & est mort en 1687.

re la durée de plusieurs siècles. Cependant on ne pretend rien diminuer par là du prix de ses autres Ouvrages. Sans compter le reste, son Histoire des Papes par les medailles depuis Martin V. jusqu'à Innocent XI. le distinguera toujours parmi ceux de son Ordre.

Le titre seul de ce livre vaut un extrait. Il suffit pour le faire comprendre, que le P. Molinet a fait graver tout ce qu'il y a de plus remarquable dans la Bibliotheque de sa Congregation, pour la rendre pour ainsi dire ambulatoire, & la faire voir à tous les Savans jusques dans leur cabinet. Il explique très-succinctement toutes les figures, & il s'étend rarement à faire quelques remarques un peu amples. Il n'y en a point de plus étendue que celle qui regarde la Religion des Romains envers les morts. Il la fait à propos du tombeau d'un Romain. Ses observations generales sont tirées du Traité* de Kirchmannus, *De funeribus Romanorum*. Les Romains avoient pris des Grecs la coutume de brûler les corps: on le faisoit avec beaucoup de ceremonie. Le mort étoit couronné de fleurs, & revêtu de ses habits les plus précieux. Des femmes nommées *Præfæ* marchaient devant la pompe funebre, & chantoient des chansons lugubres, que les Grecs appelloient *Nenia*. Le corps étoit posé sur le bûcher, où l'on jettoit des fleurs

fleurs & des parfums; & les plus proches parens l'allumoient avec des torches en detournant le visage, pour temoigner avec quelle repugnance ils rendoient ce triste & dernier devoir. Dès que le bûcher étoit consumé, des femmes étoient preposées pour recueillir les cendres; & on les resferroit dans une urne, que l'on portoit dans les tombeaux. Quelquefois on élevoit des Mausolées, ou des colomnes sur les sepulchres, & l'on y gravoit les plus belles actions de celui dont les cendres y reposoient: & quelquefois on les environnoit de Cyprés, qui est le symbole de la mort, ou de quelqu'autre arbre toujours verdoyant, qui fût agreable aux Dieux Manes, que l'on croyoit faire leur residence en ces lieux. C'étoit encore la coutume de faire des repas somptueux sur les tombeaux, à l'honneur des defunts: on les nommoit *Cæna ferales*. Ces banquets funeraires se convertissoient en debauche, & à en croire les Anciens, les conviez étoient souvent eux-mêmes autant de victimes sur le tombeau du mort: *Luxuriosè bibunt, & super sepultos se ipsos sepeliunt*. A la suite de ces observations, le P. Molinet explique plus particulièrement la structure de son tombeau. Il y trouve bien des mysteres; & ce n'est pas là où il réussit le mieux.

ARTICLE III.

Stereoma Doctrina Evangelica, lubricis Reformatorum, Romano-Catholicorum, & Socinistarum placitis oppositum, ex authentico codice divino universo collectum, atque in tria opuscula congestum. Accurrante Daniele Severino Sculteto. C'est-à-dire, Le Fondement de la Doctrine Evangelique, contre les Reformez, les Catholiques Romains & les Sociniens, &c. Testimonium Spiritus per Prophetas & Apostolos pro doctrinâ salutis datum contra Socini φλασεως exhibet Daniel Severinus Scultetus. C'est-à-dire, Le témoignage du S. Esprit contre les Sophismes des Sociniens, &c. Lipsiæ impensis G. Liebezeits, 1692. in 8. pagg. 255.

SI M. Scultet n'avoit pas expliqué par son titre (*Stereoma*, &c.) qu'il en veut aux Reformez, aux Catholiques Romains, & aux Sociniens, on auroit de la peine à le comprendre par le corps de l'ouvrage. Du moins à en juger par les * 2. dernieres parties; (*Panoplia sacra, & Testimonium Spiritus, &c.*) Car c'est seulement un recueil tout sec & tout simple de passages de l'Ecriture, & une Confession de foy munie de quelques autoritez. Il suppose de plein droit que les passages qu'il cite sont de la dernière évidence pour l'établissement

* La 3. est le *Judicium supremum*.

ment des dogmes contestez, & sans s'arrêter à refuter le sens que chaque secte donne à ces passages, il pretend qu'il n'en faut pas davantage, & qu'elles sont bien & dûment convaincues. On convient de part & d'autre que l'Ecriture est la regle commune, par laquelle tout se doit decider. Ainsi selon M. Scultet, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour y appercevoir la verité en termes clairs & précis, & comme s'il n'avoit plus rien laissé à repliquer, il demande brusquement à son Lecteur, pourquoy il tarde encore à embrasser la doctrine Evangelique; qui n'est autre que celle des Lutheriens. Malheureusement il y a longtemps que l'on se renvoye mutuellement ces sortes d'exhortations presqu'avec une égale assurance, & cela s'est dit tant de fois inutilement, qu'on ne devoit plus le dire.

Dans sa preface qui est un peu plus raisonnée, il s'adresse d'abord aux particuliers qui sont sous le joug de l'Eglise Romaine. Il leur reproche qu'ils se laissent mettre le bandeau sur les yeux, & qu'on les depouille de leur raison pour leur faire tout recevoir sans examen, & les soumettre aveuglément à l'autorité de l'Eglise, qui est comme un frein dont on se sert pour les mener où l'on veut. Si les Juifs se retranchoient ainsi dans l'humilité, pour s'en rapporter à leurs Rabins, & ne se point hasarder à juger par eux-mêmes du sens de

de l'Ecriture, ils se fermoient l'entrée du Christianisme. Si dans chaque secte on se faisoit un honneur, ou un point de pieté de sacrifier la raison, & de n'avoir pas la presomption de s'imaginer entendre mieux les dogmes de la Religion que ses Docteurs, on demeureroit inbranlable dans les opinions où l'on est placé par la naissance & par l'éducation: Maxime qui coupe pied à tous les desseins de conversions. En particulier Mr. Scultet en fait voir l'absurdité contre l'Eglise Romaine, qui pousse le plus loin le principe de son autorité. Il montre que pour s'assurer qu'elle est l'Eglise, il faut entrer dans la discussion du fond: parce qu'on ne peut pas l'en croire sur le temoignage qu'elle se rend à elle-même. Par consequent elle ne peut exiger de soumission qu'après un examen entier des controverses. Ce qui surprend davantage M. Scultet, c'est que l'Eglise R. foudroye avec tant d'emportement les communions Chrétiennes, qui refusent de se ranger sous son obéissance, puis qu'elle nie que l'Ecriture sur les articles en contestation, soit dans un degré d'évidence qui ne laisse ni embarras ni obscurité. Il en allegue pour garand le *P. Coturinus*. Ce Jesuite * pose 2. sortes de veritez dans la Religion. I. Les veritez fondamentales du Christianisme reçues d'un consentement universel, sur lesquelles il

* *Epitome Controv. ed. 3. p. 91.*

convient que l'Ecriture ne laisse aucune ambiguïté. II. Les veritez moins capitales, qui font la matiere de la dispute avec les Protestans. Il soutient qu'il est ridicule de pretendre, que les termes de l'Ecriture ne sont ni obscurs ni douteux à l'égard des dernieres: puis que l'experience ne confirme que trop que l'on se partage là-dessus, & que des gens de bien, d'ailleurs fort éclairés, se trouvent dans des sentimens oppozés, qu'ils appuyent de passages & de citations. Or sur cette doctrine M. Scultet ne peut assez s'étonner, que l'Eglise Romaine entreprenne d'extirper les Protestans par le fer & par le feu, puis qu'en supposant qu'ils se trompent, elle s'engage en même tems à avoir elle-même de l'indulgence pour des erreurs dont elle fait l'apologie, en demeurant d'accord que le S. Esprit a trouvé à propos de repandre des ombres & des tenebres, sur les passages qui en contiennent la decision. Dès que l'on avoüe qu'il y a matiere de douter, l'on se prive du pretexte même de contraindre les autres à prêter leur consentement, & le bon sens resiste à persecuter, pour forcer son Adversaire à recevoir telle ou telle interpretation d'un passage, que l'on reconnoît ambigu.

Après cela viennent les Reformez. M. Scultet parle en termes bien durs contre le dogme du Particularisme. Il l'appelle *un Cerbere à trois têtes, qui aboye conti-*

nuellement contre la miséricorde de Dieu, & contre l'éclat du mérite de J. CHRIST. Ces expressions violentes ne s'accordent gueres avec les dispositions à la réunion, à laquelle il vouloit concourir. Il a été loüé par Mr. * Basnage d'avoir bien voulu entrer en négociation, & il ne rejette point ses éloges. Mais dès qu'il vient à s'expliquer, il ne consent à la paix qu'à condition de ne rabattre rien, & que les Reformez acquiesceront à tout. Mr. Jurieu l'avoit bien prédit, que tant que les Theologiens s'en mêleront on ne conclura jamais rien : car l'on l'a vu franchement à Mr. Scultet, que les Theologiens sont très opiniâtres dans leurs sentimens, & peu équitables pour ceux d'autrui. *Theologi sunt suorum placitorum tenacissimi, parum alienis placitis aequi.*

Mr. Scultet a mis une autre préface à la tête de son Traité contre les Sociniens. Il établit là le système de leur Theologie, afin que l'on comprenne mieux la conséquence de tous les passages qu'il a ramassés sous le titre de *Testimonium spiritus* &c.

* Histoire des Eglises Ref.

† De pace inter Protest. p. 262.

A R.

ARTICLE IV.

Histoire de la conquête du Mexique, ou de la Nouvelle Espagne, par Ferdinand Cortez, traduite de l'Espagnol de Dom Antoine de Solis, par l'Auteur du Triumvirat. A la Haye chez Adrian Moetjens, 1692. II, Tom. in 12. pagg. 412. & 378. & se trouve à Rotterdam chez Reinier Leers, impression de Paris in 4.

ON lit d'ordinaire les Histoires des * Indes ou avec défiance, ou avec un préjugé qui approche du dégoût. Comme ceux qui les premiers ont tenté la découverte ou la conquête de ces terres inconnues, étoient presque tous des Aventuriers qui se donnoient le nom d'armée, & à qui le desir d'une meilleure fortune faisoit tout hasarder, l'on n'a pas une très-haute opinion des incidens & des circonstances de leurs entreprises. La prudence & la Politique ont moins de part à tout ce qui se passe avec les nations barbares de ces pais-là, que la force & la violence, & s'il y a quelques événemens moins communs, il arrive presque toujours que les relations sont enflées & grossies, selon la coutume des voyageurs, qui aiment à faire des recits merveilleux. C'est pourquoy Dom Lopez de Gomara, & Antoine Her-

V

* Occidentales.

verra

vera ont composé l'Histoire des Indes (Occid.) sur laquelle il ne faut pas trop compter. Ils n'ont pas toujours écarté ce qui choquoit la vérité & même la vraisemblance. Au moins *Antoine de Solis* en porte ce jugement-là, & c'est ce qui l'a déterminé à écrire l'Histoire du Mexique. Il s'est fixé à ne parler que de cette partie Septentrionale de l'Amérique, afin d'être moins interrompu par le nombre de faits, & que laissant à tous momens les uns pressé par l'ordre du tems, pour reprendre les autres, la narration ne fût pas affoiblie par les digressions, ou confuse par ces fréquentes interruptions, qui donnent un fâcheux exercice à la mémoire, & qui obligent à mettre en pièces le sujet principal, par le detail des incidens. Peut-être que *Dom Antonio de Solis* a voulu faire trop d'honneur à *Fernand Cortez*, qui n'étoit pas si délicat en Politique, ni si grand faiseur de reflexions qu'il le depeint. Il en fait presque un Heros.

Lors * que *Fernand Cortez* songea à conquérir le Mexique, d'où l'Espagne a tiré de si grandes ressources, le Roy *Fernand* qui venoit de mourir, avoit laissé ses Etats peu tranquilles au dedans & au dehors. Toute l'autorité du gouvernement demeura entre les mains du Cardinal *Ximenes*, qui avec une vaste & sublime intelligence, se piquoit d'une certaine

* En 1561.

roideur d'intégrité, plus propre à irriter les peuples, qu'à les maintenir dans l'obéissance & dans le devoir. *Charles-Quint* que l'accident de sa mere, que les Espagnols appellent *Jeanne la Folle*, appelloit à la Couronne, étoit en Flandres peu instruit des maximes & des intérêts de la Cour d'Espagne, où il n'avoit point été nourri. Cependant il avoit eu la precaution d'envoyer le Doyen de Louvain, qui fut depuis Pape sous le nom d'*Adrien VI.* en qualité d'Ambassadeur auprès de *Fernand*, avec pouvoir de prendre possession de ses Royaumes, & de gouverner en son absence. L'Ambassadeur de *Charles-Quint* montra ses pouvoirs dès que *Fernand* fut expiré. Cela fut un sujet de discorde & de contestation entre luy & le Cardinal *Ximenes*. Ainsi l'autorité étant desunie & partagée, l'obéissance le fut aussi. La presence de *Charles-Quint* calma le mouvement ou étoient les esprits; & on reprit par ses ordres les desseins qui ouvrirent le chemin à la conquête de la Nouvelle Espagne. Les Espagnols étoient déjà maîtres de l'Isle de *Cuba* dans le Golfe de Mexique. *Hernan Cortez* s'y trouva dans le tems que l'on préparoit une expedition dans le Continent; & il fut * choisi pour la commander. On s'imaginera peut-être que ce conquérant d'un grand Empire avoit à sa suite une formidable

* En 1518.

dable armée. On y feroit confirmé par le stile & le ton de l'Auteur: il parle de bataillons, de detachemens de Cavalerie, & se sert de tous les termes militaires qui laissent une idée d'une armée nombreuse. Il fait faire des harangues au General dans le Conseil de guerre, il parle de la gravité qu'il savoit si bien conserver dans les actions de ceremonie, & de la pompe avec laquelle il recevoit les Ambassadeurs des Princes: & tout cela est rehaussé de grandes expressions, & de reflexions bien distribuées. Le Lecteur ne doute point qu'il n'ait devant les yeux un objet digne de tout cet appareil, & que la grandeur du sujet ne reponde à la magnificence du stile. Cependant dans la revue que le General fait des troupes qu'il menoit attaquer l'un des plus puissans Empires du monde, il se trouva 500. hommes de pied, & quinze chevaux. Ceci ne doit pourtant pas refroidir la curiosité; au contraire l'attention se ranime, en voyant toute l'effluve & tous les ornemens de l'histoire prodigieuse, pour donner de l'éclat à une action qui en auroit peu entre les mains d'un Historien vulgaire. L'imagination est presque toujours élevée au dessus du sujet: il y fait quelque fois raisonner les Indiens avec assez de finesse & de subtilité, & ses exagerations sont soutenues d'un air grave qui impose, & qui ne deplaît pas: car il n'y a gueres de défauts que

quel'on pardonne plus aisément que ceux ou il y a de l'esprit. Nous n'entreprenons pas de rapporter toutes les aventures de cette troupe; il est certain que leurs exploits repondent aux titres qu'on leur donne. Ils remportèrent plus d'une fois de signalées victoires sur des armées de 40. mille hommes, & ils allerent droit à Mexique qui est la capitale, à travers mille perils capables de faire reculer tout autre que Ferdinand Cortez. En supposant qu'il y a un peu d'exageration Espagnole, on ne peut nier cependant que l'entreprise ne fût hardie. Il falloit traverser une longue étendue de pais inconnu, sous un climat fort chaud: & où il n'y avoit nulle retraite en cas de disgrâce. Les Espagnols n'étoient encouragés que par l'esperance des richesses, ou selon l'Auteur par le zèle d'y planter le Christianisme. Leur temerité fut heureuse. L'Empereur qu'ils appellent *Motexuma* n'osa leur refuser l'entrée de sa capitale: ils s'y cantonnerent, & le firent prisonnier jusques dans son palais. L'Auteur en conduit si bien l'intrigue, qu'elle approche de la possibilité. Le bruit & l'effet de cinq ou six pieces d'artillerie, faisoient passer Fernand Cortez pour un Dieu qui lançoit le tonnerre, & l'étonnement de ces peuples à la vûe de ces étrangers, donnoit creance à tous les bruits extravagans qu'il faisoit répandre par ses truchemens pour augmenter

la terreur. Ferdinand Cortez profitant de l'enchantement, força cet Empereur Motezuma à reconnoître Charles-Quint pour legitime heritier de l'Empire du Mexique. Puis revenant avec de nouvelles forces, il subjuga les Mexiquains, qui s'étoient mutinez contre la lâcheté de leur Prince. Le Traducteur fait observer que l'Auteur se tait sur les cruautés infinies que les Espagnols exercent par l'avidité de la proye & du butin, & pour contraindre les habitans à livrer leur or, qui ne fut pas un motif moins pressant de l'expédition que la gloire. Il a menagé la reputation de son heros avec tant de delicatessé qu'il s'arrête là, & ne dit rien d'une action que toute son adresse auroit eue de la peine à deguifer. Ferdinand Cortez revint depuis en Espagne, & suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger. On raconte que dans cet infortuné voyage, il fit une perte qui égaloit presque celle de Charles-Quint. Il avoit une perle d'un prix inestimable: il la monstroit à un de ses amis, & par le branle du vaisseau elle luy échapa des mains, & il la perdit dans la mer. Il mourut en 1554.

AR-

ARTICLE V.

Logica sive ars ratiocinandi. Autore Joanne Clerico. C'est-à-dire, Traité de Logique. Amstelodami, apud Joannem Wolters, 1692. in 8. pagg. 180. Ontologia & Pneumatologia. Autore Joanne Clerico. C'est-à-dire, Traité de l'Être & des Esprits. Amstelodami, apud Joannem Wolters, 1692. in 8. pagg. 195.

ON se figure d'ordinaire sous le nom de Logique une science composée de mots barbares & de termes artificiels, plus propre à exercer les esprits à bien chicaner, qu'à les instruire à raisonner justement. Il eût vray aussi que dans son origine elle n'étoit autre chose qu'un art de disputer. Du tems de Zenon & dans les siècles suivans, les Grecs qui aimoient à parler se faisoient un honneur de discourir sur le champ, & d'être toujours prêts à défendre tour à tour les opinions opposées. Ainsi les Dialecticiens pour être armez de toutes pieces dans cette sorte d'escrime, inventerent des termes plutôt que des raisons, parce qu'ils s'étudioient moins à chercher la verité, qu'à contester sans se rendre jamais. Ce mauvais usage de la Logique l'a renduë meprisable, & l'a fait regarder plutôt comme le supplice des Ecoliers, que comme une étude utile &

ferieuse. Il est pourtant certain que ramede à son véritable but, elle est nécessaire pour former le jugement, & pour le rendre plus sûr & plus exact. Comme il est plus rare de trouver des gens qui ont du bon sens, que des gens qui ont de l'esprit, on ne sauroit trop cultiver & trop affermir le jugement, afin de ne porter point de décisions téméraires & précipitées. Quelques modernes ont travaillé dans cette vue à perfectionner la Logique: mais parce qu'il reste toujours bien des choses à suppléer ou à supprimer, Mr. le Clerc a jugé à propos de faire une revue de tout ce qui s'est fait là-dessus. Ainsi en remplissant le vuide, & en retranchant le superflu des autres, sa Logique a bien des avantages qui manquent à celles qui ont paru jusqu'à présent. Comme il possède les sciences par les regles & par les principes, peu de choses échappent à son exactitude.

D'abord il donne une idée de l'ancienne Logique. Nous le venons de dire, c'étoit une science de mots qui fort souvent ne signifioient rien, ou qui n'étoient inventez que pour cacher l'ignorance, & exprimer mystérieusement des choses communes. S'il falloit traiter un sujet, on avoit plus d'attention à bien exécuter les préceptes, & à bien mettre en pratique la méthode de l'art, qu'à approfondir la matière. On cherchoit les paroles, & non pas

des Sçavans. Juin 1692. 463
 pas les choses. En sorte que c'étoit une étude assez laborieuse, que d'entendre le langage ou plutôt le jargon de la Dialectique. Tout ce fatras étoit si peu utile dans le train de la vie, qu'on s'en déchargeoit la tête dès que l'on venoit à s'en défabuser par l'expérience. Ce stile passa à la Physique, & à la Théologie dans le siècle des Scholastiques, & par là le fond de ces 2. sciences, chargées & hérissées de cette barbarie, étoit devenu presque inaccessible, & inintelligible. Cette méthode qui couvroit l'ignorance des dehors du savoir, dura pendant quelques siècles qui la favorisèrent. Enfin d'habiles gens se sont élevés contre ce jargon vain & ridicule, & ont fait voir que la Logique n'est point un art de discourir, ni d'embarasser son adversaire: mais un art de trouver la vérité, & de l'exprimer en termes connus & intelligibles. Nous n'entrerons pas dans la discussion de tout l'ouvrage. La manière méthodique de laquelle l'Auteur n'a pu se dispenser, rendoit un extrait chargé de définitions & de subdivisions, & trop sec & trop long. De plus on en a donné * ailleurs tout le plan, & il n'est pas besoin d'y retourner. Nous en prendrons donc seulement quelques endroits, qui semblent aller plus droit au but principal.

Dans la II. partie où l'Auteur traite
 V 5 du

* *Bibliot. Univ. T. 22. p. 159.*

464 *Histoire des Ouvrages*
du *Jugement*, il examine la règle pour
discerner le *vray* ou le *faux*. Les *Pyrrho-*
niens ne trouvoient de proposition certain-
ne que celle cy, *il n'y a rien de certain*.
Mais en posant cet axiôme ils étoient plus
decififs que les *Philosophes Dogmati-*
ques. Car pour déterminer qu'il n'y a rien
de certain, il falloit avoir examiné ce que
les *Dogmatiques* affirmoient être certain,
afin d'en conclure que tout est incertain.
Par conséquent les *Philosophes* les plus in-
determinez ont reconnu une règle de verité:
Criterion veritatis. M. le Clerc n'en de-
couvre point d'autre que *l'évidence*. Nous
ne pouvons refuser nôtre consentement
aux choses dont nous avons une idée clai-
re & distincte, & à l'égard de celles qui
sont obscures, nous demeurons necessai-
rement suspendus dans le doute. Sur cela
on demande, si une proposition évidem-
ment *vraye* peut cependant être *fausse*.
Pourroit-il être *vray* que 2. & 2. ne font
pas 4? On repond que si en cecas nous
étions dans l'erreur, Dieu en seroit luy-
même l'auteur. Or Dieu ne peut pas nous
faire illusion, ni nous tromper: d'où l'on
conclut en forme, que l'évidence est la
marque essentielle & infailible de la verité.
Ce qui nous jette dans l'erreur, c'est
que nous prenons pour évident ce qui est
très-obscur. C'est pourquoy l'on distin-
gue divers degrez de connoissance, qui
sont compris sous ces deux mots, *opinion*
ou

des Scavans. Juin 1692. 465
ou *science*. On appelle *opinion* un consen-
tement mêlé de doute & de defiance: &
la *science* est fondée sur des principes cer-
tains & indubitables. La vraisemblance
par exemple ne peut produire qu'une opi-
nion: elle ne suffit point pour affermir
l'esprit. L'Auteur rapporte icy toutes les
circonstances qui peuvent former une es-
pece de certitude, & par le secours des-
quelles on peut entrevoir la verité. Par
exemple si l'on ne juge point par ses pro-
pres yeux, on doit presumer que celui
qui a eu des doutes sur une matiere, & qui
ne s'est déterminé qu'après un rigoureux
examen, a porté un jugement plus sûr,
que celui qui n'ayant envisagé la question
que très-superficiellement, en decide
avec precipitation. Ces sortes de raisons
apparentes n'entraînent point necessai-
rement l'acquiescement de la raison; il faut
pourtant ajoûter que quand elles concou-
rent toutes ensemble, & qu'elles se forti-
fient par leur assemblage, elles portent
la vraisemblance à un degré qui tient lieu
de certitude: cette règle est d'autant plus
utile, qu'il n'en faut pas davantage pour
la conduite de la vie. Si l'on n'agissoit
dans le monde par des raisons évidentes,
on seroit souvent flottant dans une irreso-
lution perpetuelle, & l'on se perdrait par
trop de circonspection. Il est bon de deli-
berer avec prudence, & de ne prendre
point party avec trop de legereté; après
quoy

quoy il faut aller au bien le plus apparent, & le plus vraisemblable. Il n'en est pas de même dans les questions Philosophiques ou spéculatives. On ne doit prendre un ton affirmatif qu'à proportion de l'évidence: & l'on court grand risque de se tromper, en prononçant souverainement sur des choses que nous ne connoissons qu'obscurément, & à travers bien des nuages & des tenebres. Alors la sagesse conseille de parler avec retenue, & de ne point hasarder l'honneur de son jugement, en décidant trop vite sur les apparences de la vérité. Mais il arrive que par impatience de se distinguer, l'on s' imagine que pour avoir l'air de savant il ne faut douter ni balancer sur rien. Les ignorans font d'ordinaire les plus décisifs: ils n'ont point de doutes, parce qu'ils ne sentent ou n'apperçoivent pas les difficultez. Les sentimens qu'ils ont trouvez établis, passent chez eux pour incontestables, & toute preuve qui les combat ne trouve point d'entrée dans leur esprit. C'est là une grande source d'erreurs pour le peuple, & pour bien d'autres qui ne s'imaginent pas être *Peuple* à cet égard. Mr. le Clerc remarque encore que l'on se confirme bien souvent dans ses erreurs, par des raisons qui nous sont imperceptibles à nous-mêmes, & que l'on ne se dit pas formellement. Ce que l'on appelle attachement à la vérité, n'est quelquefois

que la paresse de l'esprit qui se refuse au travail, & à l'embarras de débrouiller la vérité à travers une longue fuite de sophismes & de faux argumens. On aime mieux condamner le sentiment opposé, que d'avoir la peine de l'examiner. Peu de gens ont accoutumé leur esprit à remonter jusqu'aux fondemens des opinions dominantes, & l'on rejette avec dedain ou avec emportement, tout ce qui choque ou ébranle cette persuasion, à qui une longue habitude a donné tous les droits de la vérité. L'Auteur pousse son sujet plus loin; mais il est tems de passer aux 2. autres Traittez de l'*Etre*, & des *Esprits*.

M. le Clerc appelle *science de l'Etre*, ce qu'Aristote appelloit *Metaphysique*. Comme l'on y parle des connoissances par abstraction, il est nécessaire de bien expliquer les idées que l'on attache aux mots, afin de ne point bâtir de raisonnemens sur des termes que l'on n'entend pas, & de ne point disputer pour rien, parce que l'on se suppose faussement les mêmes pensées: ce qui arrive très-souvent dans les questions *Metaphysiques*. L'Auteur pour prevenir cet inconvenient, qui fait retomber du mepris sur la science elle-même, a pris grand soin d'expliquer tous les termes, & d'entrer dans toutes les distinctions, afin qu'après avoir pour ainsi dire appris la langue du pais, l'on puisse parler de tout avec intelligence. Par ex. pour les choses im-

possibles on ne s'accorde pas trop, & l'on ne débrouille pas bien nettement ce que l'on entend par être contre la raison, ou au dessus de la raison. M. le Clerc * dit qu'une chose est impossible, quand elle renferme 2. idées qui se détruiraient mutuellement, & que l'on ne peut pas concevoir ni réunir ensemble par la pensée. Cependant dès que l'on a conçu que 2. idées sont contradictoires, & incompatibles dans un même sujet, il ne faut pas juger d'abord la chose impossible: car il faut que la nature du sujet nous soit distinctement connue. Ainsi l'on peut affirmer qu'il n'est pas possible qu'un cercle soit carré: parce que nous concevons clairement que la quadrature & la rotondité se détruisent par leur figure directement contraire, & inalliable. On demande pourtant si l'on peut s'assurer qu'une chose est certainement impossible, dès qu'elle est évidemment contradictoire. Quelques Philosophes ont dit qu'on ne doit point en conclure une impossibilité absolue, parce que Dieu a conformé notre entendement à l'état présent de la nature, & qu'il l'auroit pu construire autrement, s'il l'avoit trouvé à propos. Nous comprenons que 2. & 2. sont nécessairement 4. Mais si Dieu avoit disposé autrement la faculté intellectuelle de l'homme, nous comprendrions la chose autrement: d'où ils

* Chap. 14.

ils concluent que l'homme ne doit planter nulle part des limites à la puissance de Dieu. M. Descartes luy-même avoua que Dieu peut faire que 2. & 3. ne font point 5. Il étoit si peu accoutumé à faire un sacrifice aussi violent de sa raison, qu'on prit cela pour un menagement pour la Transsubstantiation, qui renfermoit une contradiction sensible selon ses principes. Mais il n'est pas besoin d'admettre des absurditez, ni de bouleverser tout l'ordre de la nature, pour faire un vain honneur à Dieu en exagérant sa Toute-puissance, & en l'élevant sur les ruines de la raison. Après tout on a beau dire: les personnes de bon sens à qui l'on propose à croire des choses évidemment impossibles, auront toujours de la peine à se rendre au texte & aux autoritez: & tant qu'on ne levera point cette impossibilité, ils se croiront toujours en droit de chercher des explications figurées.

L'ame fait le sujet de la I. section du Traitté des Esprits. De toutes les facultez de l'ame il n'y en a gueres dont on puisse moins rendre raison que de la memoire. Descartes pretendoit que la memoire consiste dans les traces que les esprits animaux ont imprimées dans le cerveau: en sorte que quand le cerveau est ébranlé par quelque émotion violente, toutes ces traces se confondent & s'effacent, & il n'y reste plus de veilliges du passé. Mais tant qu'il

demeure dans sa situation ordinaire, les esprits animaux qui ne sont autre chose que les parties les plus deliées du sang, excitent un mouvement sur les fibres les plus delicats du cerveau, & y laissent des vestiges qui font le souvenir. Ainsi quand on a repassé diverses fois sur les mêmes choses, les esprits accoutumez à passer souvent par les mêmes pores les laissent ouverts, & y repassent sans effort: & c'est d'où vient la facilité de rappeler ces idées-là. De là vient encore que le vin reveille la memoire, parce que les esprits du vin mettent en mouvement les esprits animaux, & agitent plus fortement les fibres du cerveau. Mais dès que cette agitation turbulente a cessé, & que les esprits retournent à leur premier repos, toutes les pensées que le vin avoit excitées s'évanouissent, parce qu'elles se pouvoient avec tant de precipitation, qu'elles n'avoient pu faire assez d'impression sur les fibres pour y demeurer empreintes. On ajoute que la memoire est tellement dependante des organes du corps, qu'elle s'affoiblit ou se fortifie selon les changemens ou les vicissitudes du corps. Une chûte, ou le transport d'une fièvre la font perir, & entraînant ou bouleversant toutes les traces, causent un oubli universel. De même les vieillards ne peuvent rien apprendre, parce qu'ils manquent d'esprits animaux pour tracer de nouveaux vestiges, & que les fibres

de-

deviennent trop dures, trop flexibles, ou trop humides pour conserver la trace des objets. C'est pour cela même qu'il arrive que ceux qui apprennent avec une extrême facilité oublient de même, parce que les fibres étant molles & flexibles, les objets font une legere impression, que le cours continuel des esprits animaux emporte aisément. Au contraire les fibres de ceux qui apprennent avec plus de lenteur étant moins flexibles, & moins sujettes à ébranlement, les traces y sont pour ainsi dire gravées, & par consequent plus durables. Cette explication est fort ingenieuse, & satisfait à bien des objections: mais elle n'aplanit point toutes les difficultez. Car on ne comprend point quelles traces les esprits animaux laissent sur les fibres du cerveau, pour y renouveler sans confusion l'idée des objets, ou d'un raisonnement, ni en quels caracteres est écrite cette foule de choses si differentes que le monde offre à nos yeux. Sans aller plus loin, on se charge la tête de tous les termes de 5. ou 6. langues, qui n'ont presque rien de commun entr'elles, & tout cela se range dans la memoire avec tant d'ordre, que chaque terme se presente precisément, & se place ponctuellement dans son rang, pour exprimer les desirs ou les pensées de l'ame. On confis à la memoire de quoy composer de gros volumes: et il est impossible de concevoir que tout

soit

soit distinctement tracé sur les fibres du cerveau, & que dans ce prodigieux assemblage les esprits animaux aillent exactementveiller ces traces selon les besoins de l'esprit. On en pouroit dire davantage ; mais il faut abréger.

L'Auteur ouvre la II. Section par la recherche de la nature des Esprits purs. Les premiers Chrétiens tenoient que tous les Esprits inferieurs étoient revêtus de corps plus deliez, & moins terrestres que les nôtres. Il est difficile de rien prononcer sur cette question. L'écriture represente les Anges avec des corps visibles, & ne nous apprend point ce que nous en devons penser. Il vaut donc mieux être sobre & discret sur une matiere si peu connue, & ne point decider jusqu'ou peut aller la puissance de ces Esprits, & leur action sur les corps. Dans la dernière section, où M. le Clerc parle de Dieu, il remue toutes les questions les plus épineuses de la Providence. Elles sont tellement liées avec la Theologie, qu'il quitte souvent le personnage de Philosophe pour recourir à l'écriture. La curiosité de l'esprit humain a voulu sçavoir jusqu'ou s'étendoit la prevoiance de Dieu. On demeure d'accord qu'il peut prevoir toutes les choses qui doivent arriver par une cause nécessaire. Comme la matiere agit en consequence des loix que Dieu a établies, il est d'une consequence évidente que celui qui en a dirigé

dirigé tous les mouvemens, & qui a donné le branle à toute la nature, en connoît aussi tous les effets, & que cette toute-science luy rend l'avenir present à cet égard. Il n'en est pas de même des êtres intelligens. La liberté de l'ame à choisir, sur tout dans les choses indifferentes, a fait mettre en contestation, si Dieu peut prevoir de quel côté elle se determinera. Etant libre dans son choix, & n'étant entraînée par aucun panchant, elle est emportée par caprice ou par le hasard. Ainsi l'évenement qui suit de son choix n'ayant point de cause nécessaire & determinante, Dieu n'a pu le prevoir. Autrement s'il a precisément connu ce qui arrivera, la chose n'étoit plus incertaine, & devoit infailliblement arriver : ce qui est contradictoire. D'autre côté on constitue par là Dieu dans une actuelle ignorance de l'avenir ; il s'instruit par les evenemens : & il semble que l'on diminue de sa gloire en le reduisant à des conjectures sur mille revolutions, où la fantaisie & le caprice ont plus de part que la raison. On combat de part & d'autre par des argumens, qu'il n'est pas aisé de resoudre : & le plus sûr est de s'en tenir à la revelation. Il n'y a pas moins d'écueils dans la question du concours de Dieu jusques dans toutes nos actions. La raison de ceux qui admettent ce concours particulier, est qu'en ravissant à la creature la force d'agir, elle demeure dans

dans une dependance de Dieu bien plus absolüe, que si elle pouvoit operer par elle-même. Mais c'est mal comprendre les interêts de la gloire de Dieu. Car une machine immobile, & qui n'agit que quand la main de l'ouvrier la pousse, fait moins d'honneur à l'ouvrier que celle à qui il a sçu communiquer le mouvement & la vie. Il peut la briser quand il luy plaît: en hâter ou en retarder les mouvemens: il n'a rien perdu de son droit souverain sur son ouvrage, pour l'avoir formé plus parfait & plus admirable. D'ailleurs si Dieu concourt à tout, il est l'auteur du crime: & l'homme n'est qu'un agent inferieur qui obeit à l'impression. On a beau dire que Dieu fait ce qu'il y a de Physique dans le crime: c'est-à-dire qu'il fait le sentiment de la haine en general; & qu'il ne fait point ce qu'il y a de Moral: c'est-à-dire qu'il ne determine point la haine vers le bien. La distinction est chimerique selon M. le Clerc. Il n'y a point de haine sans relation à quelque objet, le Moral est inseparable du Physique. Ainsi Dieu concourt immédiatement au mal, & l'on ne sauve sa sainteté & sa gloire que par une distinction imperceptible. La raison en jugera toujours ainsi, sans prejudice de la revelation.

HIS.

HISTOIRE

DES

OUVRAGES

des

SÇAVANS.

Mois de JUILLET 1692.

ARTICLE VI.

Samuelis Bocharti Opera omnia: hoc est Phaleg, Canaan & Hierozoicon. Quibus accessere varia Dissertationes hactenus ferè omnes inedita; in quibus multa Philologica, Geographica, Chronologica, Historica &c. exponuntur. Pramittitur vita Clar. Autoris, à Stephano Morino litteris mandata, cum variorum ejus operum recensione; imò & Paradisi terrestris ad ejus mentem delineatione, &c. Editio III. in qua locupletandâ, exornandâ & corrigendâ singulare studium posuerunt Joh. Leusden Ling. S. in Acad. Traj. Prof. & Petrus Villemandi V. D. M. & Coll. Theol. G. B. Lugd. R. C'est-à-dire,

Toutes

Toutes les Oeuvres de M. Bochart, &c. Lugduni Batavorum, apud Cornelium Boutestein & Jordanum Luchtmans. Trajecti ad Rhenum, apud Guill. van de Water, 1692. in folio. II. vol. pagg. 1312. & 1094.

Il y avoit long-tems que cette nouvelle édition des Oeuvres de M. Bochart étoit attenduë. Les recherches que l'on a faites pour rassembler tout ce qui restoit de luy l'avoient annoncée, & redoublaient la curiosité. Aussi n'a-t-on rien négligé pour ne laisser rien à souhaiter au public, & tant d'habiles gens ont prêté leur secours, qu'on ne doit pas douter du succès de leurs soins. Nous ne toucherons qu'à ce qu'il y a de nouveau.

Un des enrichissemens nécessaires de cette édition étoit la vie de M. Bochart. Après sa mort ses amis n'avoient point négligé l'intérêt de sa réputation. Par une délibération commune M. du Bosc fut chargé d'écrire sa vie. C'étoit la graver sur le cedre & sur le marbre. Mais d'autres besoins appellerent ailleurs M. du Bosc, & son dessein étoit demeuré sans exécution: M. * Morin y a suppléé. Par le commerce familier qu'il a eu avec M. Bochart, & sa propre érudition, il n'ignore rien de ce que l'on peut dire de sa personne & de ses écrits. Il nous apprend donc qu'il étoit

* Pasteur & Prof. à Amsterdam.

de Rouën, & sorti d'une famille distinguée par les premiers emplois dans la Robe. Il fut appelé à servir l'Eglise de Caen, à laquelle il a consacré tout le cours de son Ministère. Un des incidens de sa vie qui a fait beaucoup de bruit, c'est sa dispute avec le P. Veron. Ce Jésuite exercé à ces sortes de combats parcourut la France, portant un Cartel à tout Ministre qui vouloit bien entrer en lice. Il defia M. Bochart; la conférence se passa en présence d'une nombreuse assemblée, & comme il y avoit un Secretaire de chaque côté, les Actes subsistent encore tous entiers pour juger qui sortit victorieux. On sait qu'il fut appelé à Stokolm par la Reine de Suede. Il fit le voyage en 1652. avec M. Huet, aujourd'hui Evêque d'Avranches, qui en a composé la relation en vers: & il en revint chargé d'honneurs. Le reste de sa vie fut occupé par ses fonctions, & par ses livres. Il mourut subitement en 1667. à l'âge de 68. ans, en contestant contre M. Huet. L'explication de toute la Genèse que M. Bochart avoit entreprise, & qu'il a conduite jusqu'au Chap. 49. donna naissance à son *Phaleg*, & à son *Hierozoicon*. Il vouloit affermir la certitude de l'Histoire Sainte, par tout ce qu'une vaste lecture peut fournir de lumières. On ne doute point qu'il n'eût commencé ses recherches par une perquisition du *Paradis terrestre*. Il cite luy-même l'ouvrage qu'il avoit

avoit fait là-dessus. Cependant on ne le retrouve point; & le public seroit absolument privé d'un morceau si curieux, si M. Morin n'en avoit recueilli quelques restes, qui serviront à indiquer les vûes de M. Bochart.

L'impossibilité de decouvrir le Paradis terrestre, a fait juger que le recit de Moysé est allegorique. Philon Juif, Origene, S. Irenée, & S. Hierôme ont été dans ce sentiment. Il n'y a pourtant rien dans la narration qui ne paroisse historique & literal. D'autres ont cru que c'étoit un lieu délicieux suspendu dans la moyenne region de l'air: & d'autres encore en ont forgé des imaginations bisarres, & peu conformes au texte de l'Ecriture. M. Bochart suivoit l'opinion de Calvin. M. Morin suivant les vûes de M. Bochart en discute les difficultez. L'Ecriture dit, *qu'un fleuve sortoit d'Eden pour arroser le jardin*: on pretend que c'est l'Euftrate. Mais en supposant qu'Eden est une province, il est pourtant certain que l'Euftrate n'y prend point sa source, & qu'il sort d'Armenie & non pas d'Eden. Ainsi par necessité il ne faut point donner à ces paroles un sens de rigueur. Cela s'entend comme du soleil, qui à parler proprement n'a ni Orient ni Occident; il roule perpetuellement sur son cercle, & il n'est censé se lever que par rapport à chaque nation, & à mesure qu'elle commence à l'aperce-

voir.

voir. L'Euphrate n'est censé sortir de la Province d'Eden qu'à l'égard du jardin. Le fleuve qui au sortir du jardin se divisoit en 4. branches, c'est l'Euphrate joint au Tigre, qui après avoir coulé ensemble, forment par leur separation les 4. fleuves dont parle Moysé. On compare icy toutes les qualitez que la Genese attribue aux Provinces que ces 4. rivières arrosoient, avec celles des pais qui sont aux environs de l'Euphrate, pour montrer que ce sont les mêmes. Nous n'entrerons point dans ce detail. Presque les mêmes choses se trouvent dans le *Traité de la situation du Paradis terrestre*, dont nous avons déjà * parlé: soit que Mr. Huet ait fait luy-même cette decouverte, soit qu'il ait emprunté, & étendu les vûes de Mr. Bochart. Nous remarquerons seulement une difficulté qui reste: pourquoy l'Ecriture appelle des fleuves, & donne les noms de *Pison* & de *Gihon* à deux des bras du Tigre & de l'Euphrate qui se partagent, & coulent en 4. lits differens après leur jonction. On repond qu'il n'est pas sans exemple que les fleuves perdent leur nom quand ils changent leur course, ou qu'ils divisent leurs eaux. Le Rhin ne porte pas son nom jusqu'à la mer, & prend des noms differens à mesure qu'il se divise. Après tout il ne faut pas demander une description Geographique bien

X

pre-

* *Mois de Mars 1692. p. 289.*

480 *Histoire des Ouvrages*
precise; l'opinion la plus vraisemblable est tout ce que l'on doit chercher.

On retrouve le plan de Mr. Bochart sur cette matiere dans une lettre à Mr. Capell. Il avoit dessein de refuter dans un l. livre ceux qui en avoient parlé avant luy, & d'établir dans un autre son opinion qu'il croyoit incontestable. Toute la suite de sa lettre est employée à expliquer la tentation du serpent. Quelques interpretes trouvant dans le sens litteral bien des choses difficiles à digerer, les ont entendues dans un sens allegorique. Ils expliquent de même la formation de la femme: ils pretendent que quand il est rapporté que Dieu tira une côte de l'homme, & qu'il en forma la femme, cela ne veut dire autre chose, sinon que l'homme s'affoiblit par l'union avec la femme. Mr. Bochart rejette en termes très-forts ces sortes d'interpretations, qui vont à énerver l'Ecriture, & à autoriser toutes les visions de certains devots speculatifs. Il tenoit donc que c'étoit un serpent naturel, & que le Diable n'est point exprimé sous le nom du serpent. La malediction que Dieu prononça ne peut s'appliquer qu'à cet animal terrestre, qui fut condamné à ramper. Il convient pourtant que le serpent n'étoit que l'instrument du Demon, à cause de son incapacité naturelle pour parler & pour raisonner. Mais on demande pourquoy Moÿse ne fait mention que du serpent

des Scarpans. Juillet 1692. 481
pent qui n'étoit que l'organe, & à quoy servoit la rose de cet animal, dont l'Ecriture fait une remarque expresse, puis que le serpent ne contribua en rien à la seduction? On repond que Moÿse a parlé en Historien, qui raconte l'évenement exterieur, & qui ne penetre point jusqu'aux causes secretes. D'ailleurs Moÿse a voulu cacher ce mystere aux Israëlites, que la nouveauté de la chose auroit surpris; & si Dieu a permis que le Demon ait choisi le serpent preferablement aux autres animaux, c'étoit à cause des conformitez qu'il est facile de reconnoître entre la malice du Demon, & l'instinct de cet animal. Cependant Mr. Bochart ne croit pas que la figure rampante du serpent soit une suite de son châtement: il a été créé en cet état. On peut faire là-dessus bien d'autres questions curieuses. Mr. Bochart en resoud quelques-unes; & condamne Mr. Amyraud qui ne pouvoit convenir que Moÿse eût parlé d'un vray serpent. On reprend icy ses objections principales, qui roulent sur la nature du serpent, peu propre à faire réussir le stratagème du Demon, & sur l'impossibilité d'appliquer le sens litteral à un animal, plus capable d'effrayer la femme, que d'entrer en conversation avec elle. Il est si perilleux de convertir en allegorie la narration simple & historique de l'Ecriture, que Mr. Bochart a mieux aimé s'exposer au torrent
X 2
des

des difficultez que l'esprit humain suggere sur ce point de l'Histoire Sainte, que d'abandonner le texte à la diversité des jugemens, qui feront infinis dès qu'il sera permis de ne le point prendre à la lettre.

Parmi les opuscules de Mr. Bochart, qui font la principale richesse de cette édition, il y en a peu qui ne soient employez à illustrer quelque passage de l'Écriture. A l'occasion du Ch. 16. & du Ch. 18. du livre des Rois, où il est dit qu'Ezechias à l'âge de 25. ans succeda à Ahas son pere mort à 36. ans, on demande à Mr. Bochart si sans miracle l'on peut procréer des enfans à l'âge de 10. ou 11. ans; puis qu'à supputer exactement Ahas étoit devenu pere dans sa douzième année. Pour justifier la possibilité du fait il cite S. Jérôme, qui rapporte avec serment qu'un jeune garçon de 10. ans avoit eu un enfant de sa nourrice. Le Pape S. Gregoire raconte la même chose d'un enfant de 9. ans, & (Jof.) Scaliger affirme que c'étoit une aventure connue de toute la Gascogne, que deux jeunes gens épris l'un de l'autre (le garçon à 12. ans & la fille à 10. ans) avoient eu un enfant. Mr. Bochart allegue bien d'autres exemples de ces fruits precoces: & il n'a pas oublié celui d'Olivarius, qui rapporte qu'une Indienne mit au monde un enfant à l'âge de 6. ans. Cela suffit pour en conclure, que

que la nature precipite quelquefois, ses ouvrages;

- - - Et qu'aux ames bien nées,
La vertu n'attend pas le nombre des années.
Corn.

S. Jérôme prenoit cette fécondité prématurée d'Ahas, qui luy paroissoit contre les loix & contre l'ordre de la nature, pour une censure tacite de son impudicité. Consulté par Vitalis si le fait étoit possible, il repondit que non, & que Dieu ne l'avoit permis que pour montrer le débordement de ce Prince, qui avoit peché avant que la nature luy permit de pecher: *Et tempore peccare cœperit, quo natura non patitur.* Il ajoûte d'un air chagrin que c'est la plutôt la question d'un homme oïseux, que d'un curieux qui cherche à s'instruire. Mr. Bochart ne rebuta point si chagrinement son *ami qui l'interrogeoit; il luy dit que si Justinien a fixé la puberté à 14. ans, c'est parce que les loix ne sont point faites pour les cas singuliers. C'étoit aussi pour abroger l'ancienne coutume de juger de la puberté par certaines inspections, peu dignes de la chasteté & de la gravité Romaines. Mais la nature n'est point assujettie aux loix civiles; elle suit quelquefois de ses propres regles: elle est tantôt avare & tantôt prodigue de ses faveurs. Ainsi

on ne doit pas nier un fait parce qu'il arrive rarement. C'est pour quoy le droit Canonique, qui a fixé la puberté des filles à 12. ans, excepté de cette loy generale celles *in quibus malitia supplet aetatem.*

Voicy une question plus serieuse & plus importante. C'est touchant l'Episcopat & le droit des Rois. Mr. Bochart étoit consulté sur ces grands interêts, qui agitoient * alors & dechiroient miserablement l'Angleterre. Pour l'Episcopat il regardoit cette dispute avec l'indifference de ceux qui sont hors des événemens, & qui envisagent les choses de sang froid. Il importe peu que l'Eglise soit gouvernée par des Evêques ou par des Prêtres. Si l'on remonte jusqu'à la premiere institution, le gouvernement Presbyterien a quelques degrez d'ancienneté sur l'Episcopat; mais on ne peut nier que l'Episcopat ne soit du siecle des Apôtres, & que cette forme de gouvernement ne soit celle de toute l'ancienne Eglise. Ainsi l'un & l'autre n'est autre chose qu'un ordre, & un article de discipline, qui ne fait rien à l'essence de la Religion. Si vous dites qu'il faut pourtant bien se determiner, Mr. Bochart répond qu'on ne peut rien décider. Il en est comme de la forme du gouvernement civil. Tel peuple preferant la liberté Republicaine à tout, ne peut supporter le joug de la Monarchie, & la nation voisine

* En 1650.

ne inquiete & turbulente, ne peut être contenuë que par l'autorité Royale. De même dans l'Eglise, les uns choquez par le faste de la dignité Episcopale, qui peut degenerer en tyrannie, preferent la simplicité Presbyterienne; & les autres de daignant l'humble égalité des Presbyteriens, trouvent plus de dignité & de majesté dans l'Episcopat. Au fond il n'y a rien de capital: par consequent le juste milieu est de se supporter mutuellement. On se plaint à la verité des usurpations des Evêques, qui ont rendu leur domination odieuse; mais il y a des abus qu'il vaut mieux tolerer, que de mettre tout en trouble pour les corriger. Il ne faut point arracher l'ivraye de peur que l'on ne deracine en même tems le bon grain. Il y a longtems que l'on a fait de pareilles lamentations: dès le Concile d'Ephese l'on apprehendoit que la puissance Episcopale ne devint une autorité seculiere. Ce furent les premiers fruits de la prosperité & des richesses. Cependant on ne songea point à abolir l'Episcopat. On peut éviter les extremités: & s'attacher aux Evêques, sans haïr ou condamner les Presbyteriens.

Si l'on demande jusqu'où s'étend la puissance Ecclesiastique, il faut faire bien des distinctions. * Maccovius soutenoit qu'il est permis d'appeler de l'Eglise au Magistrat. Mr. Bochart tenoit que cela se

X 4

* Prof. en Theol. à Franeker.

peut en certains cas. Si le tribunal Ecclesiastique excède son pouvoir, soit en se mêlant des affaires politiques, soit en infligeant des peines, alors on peut implorer le secours du bras seculier. Mais quand il s'agit de qualifier des propositions, & de juger de la doctrine, l'Assemblée Ecclesiastique est souveraine, & décide en dernier ressort. Si elle n'ordonne que des censures, ou la suspension, elle n'entreprend point sur la juridiction temporelle. Cela passe pour des corrections fraternelles, plutôt que pour des châtimens. L'Eglise a la direction de l'intérieur, & de la conscience, & c'est dans ces cas qu'elle a la puissance de *lier & de delier*. Ensuite Mr Bochart vient à l'autorité des Rois. Il agite la question sans aucun rapport à la constitution des Etats. La Royauté n'est point par tout sur le même pied: ainsi le fait change presque toujours des maximes si generales. Mr. Bochart pretend donc que les Rois ne relevent que de Dieu, & qu'ils sont au dessus de la nation qui ne peut rien contr'eux. Il rapporte une longue liste de passages de l'Ecriture pour la soumission absoluë, non seulement pour le Prince legitime, mais encore pour l'Usurpateur & le Roy injuste. Nourri & elevé dans des maximes Monarchiques, il ne met point de borne à la puissance des Rois; il reduit le peuple à une perpetuelle necessité d'obeir, & ne luy

laisse

laisse d'autre remede contre l'oppression & la violence, que les prieres & la resignation. Il s'objecte bien que cette espee de Divinité qu'il attribue aux Rois, a de fâcheux inconveniens, & que la raison s'oppose & se souleve contre ce pouvoir excessif, qui expose une nation entiere aux caprices & aux passions immoderées d'un Prince, à qui l'on dit que tout est permis. Mais il replique que l'Ecriture nous l'ordonne, & qu'elle l'a repeté tant de fois, qu'il faut que la raison fasse taire sa repugnance & ses contradictions. Il ajoute que les mechans Princes sont des fleaux que Dieu lâche dans sa colere, & que comme il calme quand il luy plaît les flots impetueux de la mer, il fait aussi reprimer les Tyrans, & les desarmer dès que sa misericorde reprend la place de sa colere. Les Rois, selon luy, sont separés du commun des hommes, en vertu de l'onction qui rend leurs personnes sacrées & inviolables, & la providence qui les eleve à un si haut rang, les met à l'abri de tous les efforts des hommes. M. Bochart qui a prévu tout ce que la liberté & la raison suggerent contre cette rigide Theologie, s'etient toujours à couvert de l'Ecriture, dont il exagere toutes les expressions en faveur des Rois. Il en a peu laissé à l'écart, non pas même celles dont il ne pouvoit tirer que des conjectures; & il fait les Rois tellement in-

de-

dependans, qu'il traite d'hyperbole & de compliment le beau mot de Trajan, qui en donnant le glaive de la Justice au Prefet du Pretoire, luy commanda de s'en servir contre l'Empereur même s'il abusoit de bon pouvoir, *Accipe hunc gladium, quo, si bene imperavero, pro me, si malè contra me utaris.*

Nous finirons par la lettre de M. Bochart à M. de Segrais. On y traite une question de litterature profane: c'est de savoir si Enée a jamais passé dans l'Italie. Sans cet incident l'Eneide de Virgile est une fiction, qui va bien au delà de la licence poétique. Il semble que le fondement du Poëme doit être appuyé sur la verité, & qu'il n'est permis d'inventer que dans les circonstances, qui passent pour l'histoire secrete de ce tems-là. C'est trop que de supposer jusqu'au sujet principal. L'esprit ne s'interesse plus à rien dès qu'il s'apperçoit qu'on le trompe sur tout; il aime à voir du moins l'image de la verité; & si on luy en impose il veut que ce soit avec respect, & avec quelque precaution. C'étoit bien assez d'avoir rassemblé Didon & Enée, qui étoient separez par l'interval de quelques siecles. On luy pardonne cette supposition, qui n'est qu'une Epitode amenée là pour l'embellissement de l'ouvrage. Mais si le Heros n'est point sorti de l'Asie, cela gâte tout, & ses prouesses en Italie sont trop romanesques.

M. de

M. de Segrais defendoit Virgile par la verité de l'histoire: & M. Bochart luy contestoit qu'Enée eût abordé en Italie. Le dernier allegue d'anciens Auteurs, qui disent qu'après l'extinction de la race de Priam, Enée regna sur les Troyens, & qu'on voyoit encore des monumens de luy, & de son fils Ascanius dans la Troade. Strabon en parle de même. De plus M. Bochart fait observer, que si Enée étoit venu dans l'Italie, il y auroit apporté le culte de la Déesse Venus, inconnu à l'ancienne Rome. Cybele la Grande Déesse & la Mere des Dieux, qui avoit tant de temples dans la Grece, & Apollon le Dieu tutelaire des Troyens, n'ont été honorez des Romains que 500. ans après Romulus. Il n'y a donc point d'apparence que le pieux Enée n'eût point transplanté ses Dieux, & qu'il n'eût pas fondé la Religion aussi bien que l'Empire de Rome. M. Bochart a fait une recherche encore plus épineuse. Il a confronté tous les mots qui restent de la langue Phrygienne, & il a remarqué qu'aucun n'a été adopté par les Latins, & que l'on ne trouve chez eux aucun mélange du langage Phrygien. Or il n'y a point de Colonie qui ne confonde sa langue avec celle du pais où elle se transporte, & qui n'en laisse tout au moins quelques traces & quelques vestiges. Rien n'est donc plus fabuleux, que le voyage & les combats d'Enée en Italie. M. Bochart excuse

cue pourtant Virgile par la prerogative de Poëte, qui n'est obligé qu'à plaire & à dire des choses agreables, sans se soucier qu'elles soient veritables: pourveu qu'elles soient bien imaginées cela suffit. De plus Virgile n'en étoit pas l'inventeur. Les Romains étoient dans cette persuasion, & c'est assez qu'il n'ait point choqué la creance publique. L'époque de la guerre de Troye étoit si fameuse dans le Paganisme, qu'il n'y avoit gueres de nation qui ne cherchât à se faire descendre de quelqu'un de ses Heros fugitifs. Les Romains se faisoient honneur de cette origine: & il n'y eût pas eu de sûreté à les contredire. Les plus vieux Auteurs Latins ne l'ont point revoqué en doute, & c'étoit une tradition si universelle, que Virgile auroit mal réussi, s'il avoit preferé la verité à cette opinion qui flattoit le Peuple Romain. Une erreur qui plaît, est toujours mieux reçue qu'une verité choquante: & Virgile en qualité de Poëte n'étoit pas plus obligé à dire vrai, que les Historiens qui l'avoient précédé. Les Romains étoient même si entêtés de la gloire de cette extraction, que le Senat accorda d'amples privileges à ceux d'Ilium, en memoire de leur commune origine. Puis que le Senat contribuoit à confirmer l'opinion populaire, Virgile n'avoit garde de perdre un si beau trait, & de ne pas cajoler Cesar de ce qu'il sortoit d'un sang si noble

noble & si illustre, à qui les destinees avoient promis l'Empire de l'Univers. M. Bochart dit encore que Virgile fit fort prudemment, & qu'en pareil cas il ne conkilleroit à personne de s'attirer l'averfion du peuple, en le voulant desabuser d'un prejugué cheri, & le tirer d'une préoccupation qu'il aime. C'est ce fou d'Athenes qui querella ses amis pour l'avoir gueri de ses visions & de ses imaginations, qui le rendoient plus heureux que toutes les reflexions de la raison.

Nous ne devrions point quitter M. Bochart, sans parler de l'estime & de l'admiration qu'il a meritée par ses ouvrages. Mais son nom emporte tout, & une comparaison avec luy est la même chose en matiere d'érudition, qu'un parallele avec les Cefars dans le Panegyrique d'un grand Capitaine. Tous les habiles gens repondent pour luy au P. Simon, qui a dit dans sa * Critique du V. Testament, que Bochart avoit affecté de paroître plutôt scavant qu'un homme d'érudition, que judicieux.

* L. 3. c. 20.

ARTICLE VII.

Les Offices de Cicéron traduits en François sur la nouvelle édition de Gravins, avec des notes & les sommaires des chapitres; par l'Auteur de la traduction des lettres de S. Augustin. A la Haye chez Henri van Bulderen, 1692. in 12. pagg. 401.

Aucun des Anciens n'a mieux preferit les devoirs de l'honnête homme que Cicéron: il n'a point forgé des preceptes que personne ne peut mettre en pratique; & sa Morale sans forcer la nature humaine ni la flatter, renferme tout ce qu'il y a de plus raisonnable à faire dans la conduite de la vie. Ses regles sont d'autant plus sûres qu'elles sont dirigées sur l'usage du monde, & que Cicéron, qui avoit toujours été dans l'activité des premiers emplois de la Republique, ne parle point en contemplatif, dont les leçons étudiées sont demontées par la premiere circonstance, qui change l'espece de ces maximes generales. Il avoit destiné ce *Traité des Offices* à former l'esprit & le cœur de son fils. Cette occupation adoucit ses ennuis dans la solitude ou il se retira, après que la liberté de Rome eut succombé sous les armes de César. Dès qu'il vit l'autorité du Senat aneantie, & la Republique abandonnée en proye à l'ambition, il se

re-

redonna tout entier à l'étude de la Philosophie, & traça pour son fils cette instruction, qui sert de modèle aux siècles suivants. Les utilitez que l'on en peut tirer ont été le motif du traducteur, pour la faire passer en plus de mains. On ne peut gueres donner une plus pure & plus juste idee de l'honnête que Cicéron, qui le definit, *tout ce qui est conforme à la raison & à la vertu.* On voit par là jusqu'où la raison nous peut mener, quand on prend soin de la consulter: mais la plupart prennent pour elle leurs prejugés & leurs passions, & ne pensent jamais à se faire un plan de vie raisonné & réfléchi. On lit très-souvent ces sortes d'ouvrages sans faire attention sur soy-même, & plus pour orner l'esprit que pour rectifier les mœurs. Cependant celui qui a travaillé à cette nouvelle traduction dans des vûes pieuses, trouve que si la Religion entroit dans un cœur disposé par les preceptes de Cicéron, elle trouveroit peu de choses à faire du côté de la Morale. Il en recommande la lecture; & pour en faciliter l'intelligence, il y a joint des Notes pour la clarté du texte, & pour suppléer certains faits que Cicéron suppose comme connus, & qui étant ignorés laissent de l'obscurité dans son discours.

AR-

ARTICLE VIII.

Historia e memorie recondite sopra alla vita di Oliviero Cromvele detto il Tiranna senza vizi, il Principe senza virtu. Scritta da Gregorio Leti. Parte I. divisa in sette libri; parte II. divisa in otto libri: arricchita di molte figure. C'est-à-dire, L'histoire de Cromwel. Amsterdam, appresso Pietro e Giovanni Blaeu. 1692. in 8. pagg. 544. & 592.

Nous* avons parlé d'une Histoire de Cromwel écrite en France: & l'on ne sera pas fâché de la voir paroître en pais Republicain: car la conjoncture, & la situation où un Auteur se trouve placé, influent beaucoup sur le tour & les sentimens repandus dans son Ouvrage. M. Leti n'a pourtant point travaillé dans une vue de contradiction avec l'Abbé Raguenet: son dessein étoit achevé il y a long-tems, & il est bon de sçavoir qu'il l'avoit fini en Angleterre, avant que la bisarrerie de sa fortune, ou comme il nous l'apprend, la nécessité qu'il s'est faite de dire le bien & le mal avec la franchise d'un Historien, l'eût contraint de repasser en Hollande où la vérité deplaît moins.

Pour ne point repeter toutes les mêmes choses,

* Mois de Novemb. 1691. par M. Raguenet.

des Sçavans. Juillet 1692. 495

choses, & sans reprendre toute la suite des actions de Cromwel, nous choisîrons quelques traits qui serviront à mieux peindre son caractère. M. Leti employe les 2. premiers livres à représenter l'état de l'Angleterre, afin de faire mieux comprendre l'origine des factions différentes qui y allumerent la division, & combien la constitution du gouvernement fut bouleversée pour changer le Royaume en République. On fait que la naissance de Cromwel ne l'avoit point mis dans un rang à se trouver à la tête d'un party. Il étoit né avec une ambition demesurée qui le rongeoit; il se tourna de tous côtés pour se frayer le chemin à une meilleure fortune. D'abord il se destina à l'état Ecclésiastique. Il aspiroit à l'Episcopat; mais ses esperances échouèrent de ce côté-là. Il en soupiroit profondément, & son cœur ambitieux se reprochoit l'obscurité de son état. La tranquillité de l'Angleterre ne luy laissant rien à esperer par la voye des armes, il resolut pour éviter l'impatience où il étoit dans son oisiveté, de faire une campagne sous le P. * d'Orange. On l'appelloit le *Soldat Theologien*. Sa physionomie ne plut au Prince, qui luy trouvoit l'esprit trop inquiet & trop plein d'intrigues. Quoy que bien des gens ayent fait son portrait, M. Leti reprend le pinceau pour le retracer. Il n'avoit

* Frederic Henri.

voit rien de mediocre ni pour le bien, ni pour le mal : jamais personne ne sçut mieux voiler ses mauvaises qualitez, & les couvrir des apparences des vertus. C'étoit sa maxime, que la sagesse consistoit à plier, & nullement dans cette roideur que l'on appelle fermeté. Il vaut mieux se courber que d'être rompu en résistant. Ce precepte qui tient de la prudence, étoit soupleste en Cromwel, qui faisoit merveilleusement l'art de feindre, & commander à ses vices & à ses passions, quand il avoit besoin de se contraindre : ou dans le stile de l'Auteur, *vestir se stesso d'una pelle d'agnello, con un cuore di volpe*. Son genie étoit fertile en artifices, & en pretextes, soit pour faire réussir ses projets, soit pour y donner un tour specieux. La machine la plus sûre dont il se servit pour abattre l'autorité Royale, & pour s'assurer l'affection du peuple, fut la Religion. Il avoit reconnu que c'étoit un ressort infailible pour remuer tout en sa faveur, & qu'en se bien deguisant sous l'exterieur d'un grand zèle, il pouvoit tout attendre de cette prevention. Le masque de la pieté est le plus propre à infatuer la populace ; & tout hypocrite qui joue bien son personnage aura toujours la multitude pour luy. Cromwel sçut si bien revêtir la figure de zélé, que le peuple s'imaginait que la Religion & le bien Public le mettoient en mouvement ; & avec

ce préjugé il convertissoit en vertus ses crimes les plus noirs. On le voyoit invoquer Dieu sur toutes ses entreprises, avec une ardeur qui charmoit les devots, qui ne sont pas gens de grand raisonnement, & tous ses attentats étoient sanctifiés par la devotion, & par la priere. Il poursuivoit à toute outrance la mort de ses ennemis, & puis il contrefaisoit le pitoyable, & pleuroit leur supplice qu'il avoit sollicité. Quand il eut fait delever des juges tels qu'il les souhaitoit pour condamner le Roy, il fit ordonner un jûne solennel afin de demander à Dieu qu'il presidât au jugement. Il versa des torrens de larmes sur sa mort, protestant qu'il auroit voulu racheter de son sang la vie de ce Prince, & que c'étoit avec un déplaisir sensible qu'il n'avoit pu empêcher le cours de la Justice, pour la sûreté de la Religion qui demandoit un si grand sacrifice. Il avoit une éloquence grave & modeste qui en imposoit beaucoup, & il savoit debiter à-propos certaines maximes seditieuses, & toutes propres à échauffer les esprits. On en peut remarquer un échantillon dans le tour artificieux de ses deux ouvrages opposez. L'un sous le titre de *Samarie Angloise*, qui n'avoit d'autre but que de rendre odieuse la dignité Royale, & la personne du Roy Charles qu'il comparoit à Achab ; & l'autre qu'il intitula *le Prothée Puritain*, où il parloit

parloit en zélé partisan du Roy, & où il attaquoit violemment les 2. Chambres du Parlement, qu'il accusa de perfidie & de rebellion. C'étoit pour aigrir les deux partis, & les rendre irreconciliables par les outrages qu'il leur prêtoit de part & d'autre.

Outre la défiance des Anglois, qui soupçonnoient le Roy de vouloir ramener le Papisme, le massacre d'Irlande, l'averfion des Ecoffois pour l'Episcopat, & les autres causes principales des troubles d'Angleterre, Mr. Leti en ajoûte de particulieres, qui y contribuerent incidemment. Il y compte entr'autres la querelle entre l'Archevêque d'York, & celui de Cantorberi pour la préeminence, & le titre de *Primat* d'Angleterre. Elle avoit commencé sous Guillaume le Conquerant, & avoit été décidée en faveur de l'Archevêque de Cantorberi. Celui d'York ne se rendit point, & faisant sans cesse revivre sa prétension d'ancienneté, il la renouvelloit dans toutes les occasions. Henri VIII. la voulut terminer, mais selon son inconstance naturelle il panchoit pour l'un ou pour l'autre, plutôt par rapport aux perfonnes qu'à la dignité du siége. La Reine Elizabeth resolut d'étouffer cette semence de discord. Son conseil fut long-tems occupé à chercher des biais pour finir un différent de cette importance. Après bien des deliberations on ne trouva point d'autre expedient, que d'ac-

cor-

corde à l'Archevêque de Cantorberi la-qualité de Primat d'Angleterre, & à celui d'York la liberté de se marier. Il en coûta le Celibat à l'Archevêque de Cantorberi pour l'honneur du premier rang; & l'on en dedommagea l'Archevêque d'York en luy permettant de prendre une femme. La querelle se reveilla sous Charles I. & chacun d'eux prit party selon les interêts de sa haine, & de sa jalousie. La femme de Cromwel devorée par la même ambition que luy, contribuoit à grossir son party par tout ce qu'une femme habile & spirituelle peut mettre en usage. M. Leti pretend même qu'elle lia une intrigue entre Cromwel & la femme du Major Lambert, & quand on la railloit sur cette complaisance, elle repondoit que *les femmes ne portent point de cornes*. Il est certain que Cromwel eut une familiarité très-étroite avec la femme de Lambert, & comme l'on cherchoit des mysteres politiques dans toutes ses demarches, l'on attribua son commerce au dessein d'attacher Lambert à ses interêts, plutôt qu'à une passion amoureuse. Son cœur n'étoit pourtant pas inaccessible; s'il n'étoit pas capable de rien négliger d'important pour ces sortes d'intrigues, il ne laissoit pas de s'en faire un amusement agreable, & sa passion ne faisoit point assez de chemin, pour luy faire sacrifier les moindres vûes d'aggrandissement & de fortune. Mr. Leti remarque

que

que pour éloigner Lambert, il luy fit donner par le Parlement le commandement des troupes qui devoient garder la frontière d'Ecosse, & parce que le mari un peu soupçonneux vouloit que sa femme le suivit, Cromwel fit publier un Ordre du Parlement, portant defenses aux Officiers d'embarrasser l'armée de leurs femmes: faisant ainsi servir la discipline militaire à la commodité de ses amours, & confondant par tout le bien public avec le sien particulier. Sa prudence s'oublia cependant dans la colere d'être supplanté par le Comte de Hollande, que la femme de Lambert trouvoit plus galant & moins feroce que Cromwel. Pour retenir par la curiosité naturelle du sexe le cœur de cette femme qui luy échappoit, il luy confia ses secrets, & elle les revela au Comte de Hollande qui la trahissoit pour le Roy. Cromwel s'apperçut de son indiscretion, & se défiant d'une passion qui l'avoit fait sortir de sa retenue & de sa dissimulation ordinaires, il rompit pour jamais avec elle, & conservant tout son ressentiment contre le Comte de Hollande, il luy fit depuis trancher la tête, pour servir de victime à son dépit amoureux.

On convient que la mollesse & le naturel timide du Roy, eurent beaucoup de part au succès inespéré de Cromwel. Sa foiblesse que l'on appelloit *bonsé*, sa lenteur, & ses incertitudes perpetuelles de-

gou-

goûterent ses partisans les plus fidelles. Il n'y avoit nulle sûreté dans son party, & manquant de vigueur à profiter de ses victoires, il succomboit à la premiere disgrâce. Le General Montrose disoit que *le Roy n'avoit point d'ennemi plus dangereux que luy-même*. Les affaires qui demandoient une conduite suivie & soutenue, étoient d'un poids trop difficile pour luy, & les inquietudes de la guerre fatiguoient trop son esprit paresseux & distrait. Des pensées moins gênantes l'occupoient tout entier; & M. Leti fait observer, que le Roy ayant perdu tout son bagage à la * journée de Naesby, l'on surprit sa cassette qui contenoit ses papiers les plus importans. Tout fut lu à haute voix dans le Parlement qui s'en divertit longtemps. Ce n'étoient point des projets pour le maintien de la Couronne: la plus grande partie des lettres contenoit des protestations de tendresse entre luy & la Reine, & des regrets de toutes les Dames de sa suite. M. Leti applique là un noble mouvement de la generosité des Athéniens. Ils intercepterent un paquet de lettres de la part de Philippes Roy de Macedoine leur ennemi mortel: il y en avoit une pour la Reine Olympias. Le Senat jugea qu'il seroit honteux de l'ouvrir, & de rendre publiques les confidences d'un mari à sa femme, qui doivent être inviolables entre les ennemis mêmes.

* En 1646.

Après

Après que Cromwel eut achevé son crime, il songea à affermir son nouveau gouvernement. Il continua à éblouir le peuple par des actes de piété, & par l'observation d'une discipline très-austere. Il se rendit formidable au dehors par sa valeur, & par sa prudence, & il gouverna l'Angleterre sous le nom de Republique avec toute l'autorité d'un Souverain. Il eut la gloire de se faire reconnoître par tous les Potentats, & il y en eut même qui s'empresserent pour le prevenir, afin de le mettre dans leurs intérêts par cette démarche obligeante. Il n'eut là-dessus qu'une mortification de la part du Czar de Moscovie, qui étant hors de ses atteintes ne craignoit point de le choquer. On ne voulut point souffrir son Ambassadeur à Moscow, & on le chassa avec ignominie, en luy declarant qu'on n'y recevoit point les Ambassadeurs d'un assassin de son Roy. Parmi toutes les conjurations qui se tramèrent contre luy, il n'y en a point de plus singuliere que celle d'une jeune fille d'une beauté incomparable, dont Cromwel avoit tué l'Amant à la bataille de *St. Neds*. Elle medita de le sacrifier aux manes de son Amant. Pendant 2. ans elle s'exerça à percer le portrait de Cromwel à coups de pistolet, bien resoluë d'essayer sur luy-même à la premiere occasion. Lors qu'il fut proclamé Protecteur, il fit une entrée superbe dans Londres; cette

file

file se posta sur son passage, & lâcha son coup qui alla fraper le cheval de son fils. La ceremonie s'arrêta, & Cromwel étonné jetta des regards menaçans sur le balcon d'où le coup étoit parti; elle ne s'ébranla point, & d'un air ferme & intrepide elle luy cria, *C'est à toy Tyran que s'adressent mes coups, & je serois inconsolable que mon bras ait mal servi mon juste ressentiment, si je n'étois bien persuadée que d'autres fraperont plus sûrement que moy.* Cromwel reprenant tout d'un coup un visage tranquille, & affectant un souris meprisant, la traitta de folle, & fit froidement continuer la marche. On peut appliquer au courage & à l'intrepidité de cette fille les vers de Martial pour Scevola, puis qu'aussi bien l'entreprise de l'un & de l'autre se ressemble si fort:

*Major decepta fama est & gloria dextre:
Si non errasset, fecerat illa minus.*

L. 1. Ep. 22.

Une dignité acquise par tant d'attentats, & soutenuë par les supplices & par la terreur, étoit sujette à bien des ébranlemens, & il falloit toute la vigilance & toutes les precautions de Cromwel pour s'y maintenir. Il emporta la joye de se voir adoré de ceux qui l'environnoient, & l'objet le plus cher de l'affection du Peuple. Le seul regret qui luy restoit après avoir joué un si

Y

beau

beau rôle, étoit de prévoir la chute de sa maison. Le Parlement avoit déclaré la dignité de Protecteur hereditaire dans sa famille: mais il étoit tellement convaincu de l'incapacité de ses fils, qu'il quand le Conseil d'Etat le pressa de se nommer un successeur, il ne daigna pas seulement leur indiquer son Fils; il se depouilla de toute affection pour sa famille après la mort d'Ireton son gendre, dont il disoit, *j'ay trouvé un homme selon mon cœur*. Le déplaisir du genie mediocre & stupide de son fils se convertit en haine, & il mourut sans se mettre en peine quelle seroit la destinée de sa famille après luy. Il la laissa sans biens, au milieu de tant de perils qui la menaçoient, & il temoigna là-dessus une insensibilité dont ses adorateurs faisoient honneur à son peu d'ambition, & laquelle ne venoit que de la mauvaise opinion qu'il avoit de son fils, qui dans son esprit n'étoit nullement propre à porter le fardeau qu'il luy laissoit sur les épaules. Il fut sourd aux cris de ses enfans, & il ne put consentir à prendre aucunes mesures, ni pour perpetuer la dignité de *Protecteur* dans sa maison, ni pour en assurer la fortune. Elle tomba en effet presqu'aussitôt qu'il fut expiré. Sa veuve épouia le Ministre d'un village, & son fils Richard fut contraint de prononcer contre luy-même l'arrêt de son exclusion, & de sa deposition. On a pretendu que n'ayant eu d'autre but que

d'af-

d'affranchir sa patrie du joug des Rois, il avoit laissé à la Republique toute sa liberté: donnant par là un exemple de sa moderation & de son desinterressement, aussi éclatant que le refus qu'il avoit fait de la Couronne; & se mettant au dessus de la vanité ordinaire des hommes, qui ont la foiblesse de songer à éterniser leur nom. Ceux qui l'ont admiré par ces endroits-là, ajoutent qu'il étoit ennemi de la pompe & du faste. Qu'il ne songea point à amasser des tresors, & que bien loin de s'être laissé enyvrer par les éloges que la flatterie luy prodiguoit, il les rejettoit avec modestie, & se briser avec indignation une médaille, où on l'appelloit *le Seigneur des armées*. D'autres ont rapporté son indifférence pour sa famille à sa dureté naturelle. On ne luy remarqua jamais aucune tendresse de Pere, & comme il avoit negligé l'éducation de ses enfans, il les abandonna sans appuy au hazard des revolutions qui le devoient suivre. On peut dire encore que sa prudence s'oublia en ne s'assurant pas d'un successeur, qui en conservant la Republique qui étoit son ouvrage, garantir sa memoire de l'infamie avec laquelle elle passera à la posterité: ou si le bien de sa patrie luy tenoit assez au cœur, pour ne luy vouloir pas donner un chef qui n'avoit pas la force de tenir les rênes du gouvernement, il ne devoit pas du moins la laisser dans une confusion, qui ne pouvoit finir

Y 2

que

que par le rappel de la famille Royale, à la vengeance de laquelle il expoſoit peu genereuſement tous ceux qui l'avoient élevé. Nous ne pouvons mieux terminer cet extrait peu ſuivi de la vie de Cromwel, que par le choix de quelques-unes des maximes de ſa Politique, que Monsieur Leti a recueillies. *Celuy qui dit tout ce qu'il ſçait, ſe rend eſclave de celuy à qui il conſie ſon ſecret. Il faut tenir en bride par la crainte, le Peuple qui n'obeit que par crainte. Il y a de l'imprudencẽ à menacer, quand on n'a pas le pouvoir de ſe vanger: on irrite par là ſon ennemi, & on l'avertit de ſe precautionner. L'habileté conſiſte à diſſimuler ſon deſpit & à ſe taire. Les Princes oublient ſouvent les plus grands ſervices, & n'oublient gueres les moindres offenſes, &c.*

ARTICLE IX.

L'art de ſe connoître ſoy-même; ou la recherche des ſources de la Morale. Par Jacques Abbadie D. en Theologie & Miniſtre du S. E. I. & II. Partie. A Rotterdam chez Pierre van der Slaart, 1692. in. 12. pagg. 494.

LE premier principe de la ſageſſe c'eſt de ſe connoître ſoy-même. On en peut conclure la neceſſité de tous nos devoirs, & de cette ſource l'on peut tirer tous les preceptes de la Morale. Dès que l'on

l'on ſe renferme dans la conſideration de ſoy-même, & que l'on ne diſſipe point ſes reflexions & ſes cenſures ſur les autres, afin de ſ'en faire la premiere application, l'on trouve dans cette vûe aſſez de leçons pour ſe former un plan de conduite raſonnable. C'eſt pourquoy Monsieur Abbadie a cru qu'on ne ſauroit trop ramener là les hommes, & que cet axiõme *connois-toy-toy-même*, ſur lequel on ne fait point aſſez d'attention, étant bien mis en pratique, il n'en faut pas davantage pour ranger le cœur ſous les loix de la Morale Evangelique. Quand on s'étudie avec application, on decouvre chez ſoy toutes les ſemences des regles de bien vivre que nous preſcrit le Chriſtianisme, & l'on reconnoît que la lumiere de la raiſon nous conduit juſques ſur les confins de la Religion.

M. Abbadie fait * d'abord conſiderer la nature de l'homme. Cet examen eſt humiliant: car l'homme ſ'imagie qu'il eſt le centre de l'Univers, & que les cieux ne tournent que pour luy. Mais quand on enſage toutes ſes foibleſſes, qu'il eſt impoſſible à l'orgueil de conteſter, on rabattra beaucoup de cette idée ſublime que l'on ſ'en fait. Voyez-le dans tous les âges. Dans l'enfance il ignore ce qu'il eſt: la vieilleſſe par les infirmités qui l'accompagnent, reſſemble plus à la mort qu'à la vie: la jeuneſſe eſt un emportement per-

petuel. Du moment qu'il fait usage de sa raison, il souffre par la revue du passé qui ne peut être rappelé, & par celle de l'avenir qui est inevitable. En vain il voudroit s'arrêter, pour avoir le loisir de goûter quelques douceurs qui se présentent sur son chemin: le tems est comme un tourbillon qui l'emporte, inexorable à ses regrets & à ses plaintes. Il n'y a personne dans cette indifférence en quoy le * Poète fait consister le bonheur: *summum nec metas diem, nec optes.* Il n'est rien de plus douloureux à l'amour propre que de se voir mourir continuellement, & de ne sentir la vie qu'à mesure qu'on la perd. Cette idée l'afflige d'autant plus qu'elle luy montre ses attachemens prêts à se rompre, & ne luy laisse appercevoir qu'un long avenir, derrière un rideau qui redouble ses inquietudes. Mais si en repaisant sur sa vie, & en comparant les biens & les maux, l'on se demandoit de sang froid si cela vaut bien la peine de regretter le passé, on trouveroit peut-être que la vie ne merite pas qu'on la souhaite. A combien de miseres, à combien de dependances basses & douloureuses ne sommes-nous pas assujettis? Ces pertes que la nature préoccupée s' imagine faire par la mort, ne sont à en bien juger qu'un affranchissement d'un état où le bien ne balance point le mal, & où de cuisans deplaisirs traversent si

* Martial. Ep. l. 10.

si souvent la fortune la plus tranquille. Si la sagesse de Dieu avoit imposé aux hommes la necessité de vivre, comme il leur a imposé la fatale necessité de mourir, ils s'affligeroient peut-être de leur immortalité. La necessité de vivre leur feroit faire une plus grande attention aux maux de la vie qu'à ses agrémens. Ils n'auroient point cette repugnance à quitter le corps, & ils auroient un secret depot que cet esprit immortel qui les anime, ne fût destiné qu'à des occupations terrestres, pour prolonger la durée de cette fragile machine à laquelle il est attaché. L'homme doit être degouté, & chassé de la vie par les douleurs, par les afflictions, & même par l'obligation de pourvoir aux besoins du corps les plus vils & les plus bas. Il est vray que l'on s'effraye par les idées d'aneantissement & de destruction qui entrent dans l'image de la mort. Comme l'on donne plus au corps qu'à l'ame que nous sentons moins, l'on est épouventé par la seule pensée du corps, l'organe des plaisirs, réduit en cadavre & en poussiere, & enfermé dans la nuit du tombeau. Cette horreur interesse à sa conservation: c'est ce qui fait que quand l'homme peut s'étourdir sur la mort, & se faire des considerations du monde un voile pour se la cacher, il court au peril où l'honneur l'appelle, & le danger ne le fait point reculer. Alors il se deguise la mort; il y attache de la gloire &

510 *Histoire des Ouvrages*
de la grandeur. Cette magnanimité & cette force qu'il affecte pour éblouir les yeux de ceux qui le regardent, luy font oublier ses frayeurs. Mais celuy qui brave une mort accompagnée d'éclat & de tumulte, ne peut bien souvent soutenir la vûe d'un trepas paisible & tranquille: & tel qui souffre en Heros mille disgraces illustres, mille desastres fameux, consolé par l'approbation de ceux qui admirent sa constance, se demet dès qu'il est réduit à être malheureux en secret. Les regards des autres font toute sa vertu, & rendu à luy-même il se trouve au dessous des accidens qu'il meprisoit fierement. Mr. Abbadie après avoir promené l'esprit sur bien d'autres reflexions de cette nature, en conclut que la partie immortelle de nous-mêmes merite seule d'occuper nos soins, & qu'il n'y a que les biens immortels dignes de nos esperances & de nos desirs.

A l'entrée de la II. partie l'on rencontre la question, *si la source de nôtre corruption est dans l'esprit ou dans le cœur.* On appelle *esprit* l'ame entant qu'elle raisonne, qu'elle juge, ou qu'elle reflexit: & *le cœur*, l'ame entant qu'elle a des affections d'amour ou de haine, &c. M. Abbadie répond que puis qu'il est ordonné au cœur de se conduire par l'esprit, la source de nôtre malice est dans les affections, & non point dans les connoissances de l'ame. Ainsi ce n'est pas le degré des tenebres de l'entende-

des Scavans. Juillet 1692. 511
dement, qui produit les passions: ce sont les passions qui repandent des tenebres sur l'entendement. Il s'éleve du siege des affections des nuages continuels qui obscurcissent l'esprit. De là vient qu'on s'égaré bien moins dans les connoissances de curiosité, que dans celles ou nous sommes interressez. Nous haïssons une verité lors qu'elle est fâcheuse, & nous regardons les decisions de la raison quand il n'y a qu'elle qui parle, comme les conseils importuns d'un Pedant qui fatigue par des remontrances hors de saison. Si les hommes se terminoient par raison, les Philosophes persuaderoient plutôt que les Orateurs: car les premiers ont un jugement exact & severe, qui pese & examine toutes choses, & en fait de justes comparaisons; au lieu que les autres abondent en fictions & en figures, qui vont toujourns bien au delà de l'exacte verité, & qui ne seroient que de *pompeuses & magnifiques impostures*, si les regles de l'art ne justifioient ces excès de langage, & si les hommes ne s'étoient accordé à rabatre de leur signification. Mais parce qu'on se determine par les affections, les Orateurs viennent plus aisément à bout de persuader que les Philosophes. L'ame émuë ne balance point les raisons: elle suit le mouvement qu'on luy inspire, plus parce qu'elle est touchée, que parce qu'elle est persuadée; & court après une lumiere qui brille, & qui n'a pas

la force d'éclairer. Il est si vray que la depravation est originaiement dans le cœur, que l'on cherche à se faire illusion, & à tromper l'esprit par des distractions, ou des ignorances affectées. Nous craignons la vûe de nôtre devoir, parce qu'elle renferme mille obligations penibles. Ainsi rien ne nous plaît tant que ce qui nous fait vivre dans la dissipation, & tout ce qui nous laisse dans l'ignorance de nous-mêmes a des charmes pour nous. On brigue un emploi dont les fonctions n'ont rien que de triste & de désagréable: on se croit heureux pourveu qu'on ne soit pas à foy. La succession turbulente des affaires occupe, & cela suffit. Cette variété d'objets dispense l'ame qui se fuit elle-même, de toutes les reflexions qui l'incommodent. On admire un Philosophe qui se confine dans la solitude, & ose soutenir la vûe de foy-même. C'est peut-être pour acquérir l'estime des sages, dont il fait plus de cas que de celle du vulgaire. En ce cas il n'est pas si seul qu'on se l'imagine: il ne quitte la société que pour être plus en vûe au genre humain. Il voudroit voir tous les hommes à genoux devant luy pour luy ôter sa mauvaise humeur, & s'il n'est point adoré le voilà misantrope. Le repos n'est pas d'un usage si aisé; on ne le choisit gueres; & quand on y est condamné, l'on tâche à s'y distinguer, ou à sortir hors de foy-même par des contemplations qui tiennent lieu des

des autres dissipations. Chaque passion a sa Politique pour se justifier, & si la verité se presente, l'on se remplit du bruit du monde, pour ne pas écouter sa voix. Si l'ame est forcée à prendre party entre son devoir & ses inclinations, avec quelle partialité s'acquitte-t-elle de cet examen, qu'elle ne fait que malgré elle? Toutes ses considerations sur la verité qui luy deplaît sont froides & languissantes, & elle conçoit mal ce qu'elle ne reçoit qu'à regret. Au contraire elle est ingénieuse à défendre l'innocence de sa cupidité, & elle revient cent fois à justifier avec ardeur l'objet qu'elle affectionne. Le cœur pour favoriser ses panchans se joie des lumieres de l'esprit.

M. Abbadie ne condamne * point pourtant absolument l'amour de nous-mêmes, contre lequel les traittez de Morale se déchâient ordinairement. Il dit que c'est la nature qui nous apprend à nous aimer, & que Dieu ne nous a point commandé de nous hair. Ce ne sont point des foiblesses, que les vertus qui sortent du sein de l'amour de foy-même; il ne faut point se figurer que l'ame se porte avec indifférence à ce qu'elle juge luy être avantageux. Ceux qui la veulent constituer dans cette indifférence n'ont pas assez étudié la nature. L'amour propre entre essentiellement dans l'exercice des vertus, & une bonne

action n'est qu'une maniere de s'aimer plus noble & plus sensée que toutes les autres. Dieu luy-même en tire des motifs pour nous porter à la sanctification: il interesse l'amour propre par ses promesses, & par ses menaces. Il ne nous les mettroit point si souvent devant les yeux, si le sentiment de la nature n'étoit ni legitime ni innocent. Par conséquent l'amour propre n'est criminel que par l'objet, & quand il se tourne vers les creatures: car si nous aimons Dieu comme nôtre souverain bien, c'est la perfection de l'amour de nous-mêmes. Il est vray que si nous examinons bien toutes nos affections, elle se reduisent toutes à l'amour de nous-mêmes. On aime un ami par le plaisir ou l'utilité qui en revient. L'amour propre qui a besoin d'apuis, & de l'estime des autres, entrouve dans la personne d'un ami, qu'il suppose dans cette disposition favorable. Un intérêt de vanité fait naître les amitez illustres, comme un intérêt de volupté fait naître les liaisons d'amour & de galanterie. C'est d'où vient que l'on aime plus ceux à qui l'on a fait du bien, que ceux dont on en a reçu. Un bienfait nous assujettit trop: c'est une chaîne delicate qui lie nôtre cœur, & contraint nôtre liberté. Les grandes obligations ont souvent tenu lieu de grandes offenses: elles font trop sentir la supériorité de celuy qui oblige. Mais l'amour propre s'applaudit de se soumettre les autres

tres par des graces, & d'acquérir par là quelques droits sur leur zèle, & sur leur amitié. Il les regarde en quelque sorte dans sa dependance. Nous aimons les vertus par rapport à nous, & selon ce que nous en attendons d'avantage. Nous preferons la clemence qui nous epargne, à la severité: la liberalité qui se depouille pour enrichir les autres, à la prudence de l'économie: & l'humilité qui ne nous dispute rien, & qui cede à nos pretentions, est de nôtre consentement la plus recommandable de toutes les vertus Chrétiennes. D'où il s'enfuit que les vertus nous paroissent d'autant plus aimables, que nous en pouvons tirer quelque avantage. La vertu trop dessechée, & qui n'a rien d'agreable, rebute le cœur. Elle gagne nôtre estime, sans avoir nôtre attachement. L'Auteur pretend même que quand l'homme ne regarde Dieu que comme son juge, armé de foudres prêts à lancer sur luy, il ne peut concevoir de l'affection pour ses perfections infinies, & qu'il cesseroit de les admirer s'il pouvoit leur refuser son admiration. Il dit que tous les hommes sont dans la même disposition que les Romains, qui à la nouvelle de la mort de Germanicus coururent en fureur dans les temples, & renverserent les simulacres de leurs Dieux. Cette violence est une expression de ce que l'homme voudroit exercer contre son Dieu, lors qu'il le croit son ennemi; mais la Religion nous

apprenant la charité immense de Dieu pour le genre humain, cette raison est comme la clef de nôtre cœur, & l'amour d'un Dieu infiniment bon, succede à la crainte d'un Dieu vangeur.

L'Amour propre n'est donc condamnable que dans ses dereglemens. C'est pourquoy l'Auteur employe le reste de son Ouvrage à rechercher les vices qui en decourent. Il les distingue en diverses Classes: il semble pourtant que la volupté seule comprend tout: car elle n'est pas bornée à l'intemperance des sens: il y a celle de l'esprit, qui a ses debauches aussi bien que le corps. Tous les vices sont des suites du plaisir, qui se diversifie selon le temperament & les humeurs. Aussi Mr. Abbadie range-t-il luy-même l'orgueil parmi les voluptez spirituelles, & il se réduit icy à l'examen de tous les caracteres, & de toutes les impostures de cette passion. On a de la peine à rendre raison de cette avidité extrême avec laquelle les hommes recherchent l'estime, qui semble n'être qu'un avantage imaginaire; & sur tout elle est incomprehensible, en ceux qui hazardent tout pour une gloire à laquelle ils ne doivent pas survivre. On dit que c'est une idolâtrie de l'amour propre, qui tâche à s'éterniser dans le souvenir des hommes, pour se sauver du naufrage du tems, en remplissant le monde du bruit de leurs actions. C'est une chimere si vous voulez que de sou-

soupirer pour des honneurs que l'on ne sent point dans le sepulchre, & de perdre le present, pour les vaines imaginations d'un avenir qui ne nous regarde plus. Mais c'est la chimere des grands hommes: & M. Abbadie pretend que Dieu en est l'auteur. Comme Dieu a mis dans les hommes l'amour du plaisir, pour les rendre sensibles à la propagation de la société, il a aussi gravé en eux l'amour de l'estime, pour nous porter aux actions loüables & honnêtes. C'est à ce desir de la gloire que nous devons les beaux arts, & tous les plus nobles efforts de l'esprit humain. Puis donc que l'amour de l'estime est dans le plan de l'Auteur de la nature pour le bien de la société, l'on ne peut en condamner que l'excès & les raffinemens. Par ex. la medisance est un effet de la vanité: on blâme les autres pour faire entendre qu'on est exempt des defauts qu'on leur reproche. On les abaisse aussi par cette censure; & l'orgueil se fait un plaisir de se mettre au dessus de ses concurrens & de ses rivaux dans l'estime du monde. C'est une Politique ordinaire de l'orgueil, de temoigner du mepris pour la gloire. Le monde est plein de gens qui chicanent leur estime, quand on l'ambitionne trop. Ainsi c'est une ruse de la vanité, que de dissimuler qu'on y aspire. On aime ce desinteressement, & l'on offre son estime à celuy qui fait semblant de la refuser. C'est pourquoy vous voyez sou-

vent que ces gens si modestes en apparence, & qui rejettent la flatterie, se deconcertent par le mepris. Ils peuvent bien renfermer la joye d'être applaudis: mais ils ne peuvent contenir la douleur & le ressentiment de n'être pas estimez. Ils supportent plus aisément la haine de l'envie. Car dans le fond elle cache une estime effective, & elle ne pardonne gueres les bonnes qualitez. M. Abbadie entre encore plus avant dans les divers caracteres de l'orgueil, & promet de continuer à faire d'autres découvertes dans la science du cœur. S'il y a dans sa Morale des endroits un peu abstraits, il en fait luy-même des excuses à la tête de son livre; & s'il ne s'accorde pas toujours aux opinions du vulgaire, il dit que ce n'est pas le lieu de respecter les prejugez. On peut ajouter que son imagination est trop élevée pour s'abaisser toujours jusqu'à la portée de tout le monde, & que s'il enleve son lecteur par des routes singulieres, il fait briller devant luy des rayons de lumiere qui occupent les yeux par leur vivacité.

HIS-

HISTOIRE

DES

OUVRAGES

des

SÇAVANS.

Mois d'AOUT 1692.

ARTICLE X.

Lucii Cacilii Firmiani Lactantii de mortibus Persecutorum. Cum notis Stephani Baluzii Tutelensis, qui primus ex veteri codice MS. Bibliotheca Colbertina vulgavit. Editio II. Accesserunt Gisberti Cuperi, Jo. Columbi, Tho. Spark, Nic. Toimardi, Jo. Georg. Gravii, Tho. Gale, Elia Boherelli caterorumque animalversiones, tam hætenus edita quam inedita. Recensuit, suis auxit, cum versionibus contulit Paulus Baudri: addita H. Dodwelli Dissertatio de ripâ strigâ, & Th. Ruinardi Prefatio ad Acta martyrum, cum indicibus necessariis. C'est - à - dire, Lactance de la mort des Persecuteurs, avec des notes, &c.

Tra-

Trajecti ad Rhenum, ex officinâ Francisci Halma, 1692. in 8. pagg. 304. & 464.

Ceux qui ne regardent le Traitté de Lactance de la mort des Persecuteurs, que comme une assez belle harangue, & une declamation assez éloquente, s'étonneront peut-être qu'on luy fasse tous les honneurs dûs à un ouvrage d'une plus haute importance. Il est vray que si un Commentaire enflé par une foule d'illustres Commentateurs contribué quelque chose à la gloire d'un Auteur, personne ne peut plus contester à cet Ouvrage de Lactance l'éloge de *livre tout d'or*, qui luy a été confirmé par le suffrage de tant de Savans, qui l'ont orné de leurs remarques. Le bruit qu'il a fait dans le monde dès qu'on l'a tiré de la poussiere, où il étoit demeuré jusqu'à nôtre siecle, a fait assez savoir que c'est M. Baluze qui l'a deterré, & qui en a enrichi le Public. Il se repandit aussitôt par toute l'Europe. Il parut * en Angleterre avec des notes de l'Evêque d'Oxford, de celui de St. Asaph, & de Vossius. On l'imprima en Suede avec celles de M. Cuper & de Colombus: & depuis on en a multiplié les éditions, toujours grossies de nouvelles observations. Il ne manquoit donc plus que de tout rediger dans un seul volume; M. † Baudri s'est chargé de cette

* En 1680. † Prof. en Hist. S. à Utrecht.

fatigue: il ne s'est pas contenté de composer un recueil des remarques d'autrui, il a travaillé de son chef à illustrer les antiquitez qui sont renfermées dans le Traitté de Lactance, qui sort de ses mains avec toutes les richesses que peut soutenir un ouvrage si peu étendu. Il n'est pas nécessaire de dire dans quel ordre on a disposé les notes. Celles de M. Baudri sont sous le texte avec quelques autres, qu'il a distinguées par le nom de ceux à qui elles appartiennent. On a mis dans une II. Partie les remarques de Mrs. Baluze, Cuper, Colombus, & Toinard. On y a joint la Dissertation de Dodwel de *ripâ strigâ*, & une preface du P. Ruinard aux * *Acta Martyrum selecta & sincera*, laquelle sert de réponse à la Dissertation de Dodwel De *pauvreté martyrum*.

On a disputé si S. Pierre a été à Rome: M. de Saumarie le contestoit. Lactance dit icy que S. Pierre arriva à Rome sous l'Empire de Neron. M. Baudri fait arrêter le lecteur sur cette circonstance remarquable de l'Histoire Ecclesiastique. Baronius avoit prétendu que S. Pierre étoit arrivé à Rome la II. année de Claudius, & qu'il avoit été 25. ans Evêque de cette ville. Il est réfuté nettement par Lactance, qui fait venir S. Pierre à Rome, & mourir sous Neron. Le P. Pagi s'est servi de cette autorité contre Baronius, qui avoit suivi Eusebe,

* V. le mois d'Oct. 1690.

lebe, & soutient que le séjour de 25. ans de S. Pierre à Rome ne peut s'accorder ni avec l'Histoire, ni avec la Chronologie. M. Baluze avoit luy-même que cela ne se peut soutenir, & qu'il n'y a nullé certitude que S. Pierre soit venu à Rome avant le regne de Neron. M. Baudri a encore découvert un passage de Methodius ou Methrodorus, qui a écrit le Martyre de Denis l'Areopagite, qui confirme le voyage de S. Pierre à Rome & son martyre du tems de Neron. Cela est si constant, que ceux qui s'opiniâtrent à défendre l'opinion de l'Episcopat de S. Pierre à Rome pendant 25. ans, ont été réduits à feindre deux voyages de S. Pierre à Rome: l'un sous l'Emper. Claude, & l'autre sous Neron. C'est de quoy les anciens ne font aucune mention, & ils ne parlent point d'un retour de S. Pierre à Rome. Lactance ajoute que Neron furieux de ce que S. Pierre par l'éclat de ses miracles, entraînoit après luy une multitude de peuple qui abandonnoit le culte des idoles, devint le premier Persecuteur des Chrétiens. M. Tollius a observé que Lactance s'est trompé, & que ce ne fut point là la cause qui alluma la persécution. Tacite rapporte que les Romains soupçonnerent Neron d'avoir fait mettre le feu à la ville de Rome, pour se faire une image de l'embrasement de Troye, & que ne pouvant sauver sa reputation qu'en substituant des coupables, il avoit détourné

cette

cette infamie sur les Chrétiens, qu'il avoit châtiés comme des incendiaires. On se saisit, dit-il, de ceux qui s'avoüerent de cette Religion; ils ne furent pas tant convaincus du crime dont on les accusoit, que de la haine du genre humain. On les faisoit devorer par les bêtes sauvages, & on les brûloit la nuit, pour les faire servir de feux & de lumiere. Voilà un pretexte bien different de celui que Lactance attribue à Neron. M. Baudri le justifie contre M. Tollius. Dans l'opposition entre Tacite & Lactance, il appelle Suetone pour en décider: le dernier dit simplement que les Chrétiens, secte nouvelle & impie, furent affligés par des supplices; & long-tems après il parle de la folie de Neron, qui choqué par la difformité des vieux édifices brûla Rome, pour faire servir la ruine de sa patrie à faire éclater sa magnificence. Mais il ne dit point que Neron les eût tourmentés comme coupables de l'embrasement, pour les charger de la haine du peuple Romain. Eusebe dans sa Chronique remarque, que Neron pour comble de toutes ses cruautés persécuta les Chrétiens, & ne lie point cet événement à l'incendie de Rome, comme si l'un étoit une suite de l'autre. Orose qui fait une énumération des crimes de Neron, ne met point la persécution dans l'ordre après l'embrasement de Rome. Il n'en cherche la cause que dans l'impiété audacieuse de cet Empereur. On ne peut donc point

point reprendre Lactance, d'avoir fait honneur de la colere de Neron aux miracles & aux progrès de S. Pierre, & de n'avoir point suivi Tacite, qui fait de la persecution des Chrétiens un article de la Politique de Neron, qui vouloit éloigner les soupçons de dessus luy. M. Tollius qui n'a pas trop bonne opinion de la fidelité de Lactance, le maltraite en bien des endroits. En voicy encore un exemple. Lactance represente par tout Diocletien comme un esprit lâche & timide; & il raconte que Galerius son gendre pour le forcer à quitter l'Empire, luy allegua d'abord sa vieillesse qui commençoit à succomber sous une si pesante dignité, & luy fit en suite comprendre qu'il étoit resolu de l'y contraindre; alors Diocletien ne put retenir ses larmes, & ceda par foiblesse au discours menaçant de Galerius. M. Tollius s'écrie contre la malignité de Lactance, qui affecte de donner à Diocletien un courage tremblant & effeminé, & qui ne suppose un entretien avec Galerius, que pour étaler par cette fiction la mollesse de ce vieillard épouvanté & intimidé. Ne diroit-on pas, dit-il, que Lactance étoit derrière la tapisserie pour nous rapporter la conversation? & il s'en moque comme fait Plaute de certaines gens, qui

- - - *Quod in aurem Rex Regina dixerit
Sciunt: quod Juno fabulata est cum Jove,*
Qua

*Qua neque futura, neque facta sunt,
tamen ii sciunt.* In Trin. Act. 1. Sc. 2.

M. Baudri entreprend encore l'apologie de Lactance. Il est vray que Diocletien surprit tout son siecle, lors qu'après avoir régné 20 ans il renonça à la dignité Impériale, pour passer le reste de ses jours dans la vie privée. Une resolution si étonnante fit porter divers jugemens sur le motif qu'il en avoit eu. Les uns ont cru que ce fut un effet de son desespoir, de ce qu'après avoir répandu tant de sang, les Chrétiens se multiplioient encore plus, quoy qu'il se fût vanté par des inscriptions publiques d'en abolir le nom; plutôt pour flatter sa passion par les marques d'un triomphe imaginaire, que pour recueillir le fruit d'une victoire effective. D'autres ont jugé que sentant son esprit affoibli, il fut obligé de prononcer contre luy-même l'arrêt de sa condamnation. Il est pourtant certain que les Empereurs suivans le traiterent avec beaucoup de respect, & que Maximien qui s'étoit depouillé de l'Empire avec luy, & dont la retraite étoit accompagnée d'impatience, ayant voulu luy inspirer le dessein de remonter sur le trône, il prefera les douceurs du repos, & la culture de ses jardins au tumulte de l'Empire. Tant qu'il regna, il parut d'un esprit éminent, & supérieur à ses Collegues à l'Empire qui le reveroient comme le maître de tous, & son mepris

mepriſ pour reprendre la dignité Imperiale, marque de la grandeur & de la vertu. Mais ſes bonnes qualitez étoient mêlées de tant de vices, qu'on ne doit point abſolument dementir Lactance. Il n'eſt point impoſſible, ou que Galerius ait raconté luy-même l'artifice avec lequel il extorqua l'Empire, ou que *Conſtantin & Deſa* qui étoient * preſens au diſcours de Galérius, ayent revelé ce qui s'étoit paſſé, & les pleurs de Diocletien. On en doit plutôt croire Lactance qui vivoit dans le même ſiècle, que les conjectures des modernes. A propos de Diocletien, il n'eſt pas inutile de mettre icy un point de Critique de M. Baudri contre M. l'Evêque de Meaux. Ce Prelat pretend qu'il faut chercher le nombre fatal de 666. par lequel l'Apocalypſe deſigne la bête, dans le nom de *Diocles* que Diocletien portoit avant que de parvenir à l'Empire, & qu'il reprit ſelon Lactance quand il retourna à la condition privée. On trouve dans *Diocles Augustus* en chiffre Romain *DCLXVI*. M. de Meaux pour faire ſon compte reunit deux choſes qui ne ſe doivent point trouver enſemble: le nom de *Diocles* perſonne privée, & le titre d'*Auguste* qui n'appartient qu'à l'Empereur. Ainſi du moment qu'il reprend le nom de *Diocles*, il eſt depouillé de la qualité d'*Auguste*, & quand il eſt Empereur, il n'eſt plus *Diocles*; & par là le calcul de

M. de

* Selon Lactance.

M. de Meaux, & ſon ſyſtème Apocalyptique ſ'en vont en ruine.

Nous n'entreprenons point de parcourir toutes les notes qui ſont entrées dans cette édition. Celles de M. Baluze, de Colombus, & de M. Toinard ſont aſſez connus d'ailleurs, & ce qu'ils ont ajouté ne peut pas être transporté dans un extrait. Nous dirons ſeulement que M. Baluze en le publiant ne manqua pas de faire connoître ſon Auteur. On juge aiſement que Lactance n'oſa pendant le feu de la perſecution, mettre au jour un livre qui portoit un titre ſi odieux, & ſi perilleux en même tems. Dès que Conſtantin eut banni la terreur, les Chrétiens écrivirent avec liberté. Ce Traitté de la mort funeſte & tragique des Perſécuteurs, eſt un effet de la juſte horreur qu'il ſentoit pour ces monſtres, qui avoient fait une ſi dure guerre à l'Egliſe, & ſur qui étoient tombez les jugemens de Dieu. On ne convient pas trop d'où étoit Lactance. M. Baluze croit qu'il étoit d'Afrique, où il avoit été diſciple d'Arnobé. Il fut appelé à Nicomedie par Diocletien pour y enſeigner la Rethorique. Il fut choiſi par le G. Conſtantin pour être le Precepteur de Criſpe ſon fils, qu'il ſuivit dans les Gaules. C'eſt ce qui a fait conjecturer au P. Chiflet que Lactance étoit de Treves, où l'on croit qu'il paſſa les dernières années de ſa vie. M. Baluze ne doute point que Lactance ne ſoit l'auteur de

celivret. C'est son stile, & on le reconnoit à ses citations de Virgile qui luy sont familières. De plus S. Jérôme place dans le catalogue des Ouvrages de Lactance un livre de la *Persecution*, & c'est apparemment le même Ouvrage. M. Baudri a quelques scrupules là-dessus, & ne dit point d'un ton trop ferme que Lactance en soit indubitablement l'auteur. Le temoignage de S. Jérôme qu'on allegue est sujet à contestation: car un livre *De Persecutione* peut ne point parler de *mortibus Persecutorum*, & celui de Tertullien à qui S. Jérôme donne le même titre *De persecutione*, ne traite que *De fugâ in persecutione*. Le doute est fortifié par quelque différence dans le nom. Le manuscrit de M. Colbert sur lequel M. Baluze a donné la premiere édition, porte *Lucii Cacilii*: au lieu que les éditions communes des Oeuvres de Lactance portent *Cœlii* ou *Lucii Cacilii*. C'est assez pour douter, & trop peu pour nier que Lactance ait écrit ce livret de la mort des Persecuteurs. Venons aux notes de M. Cuper. Ses emplois Politiques ne l'empêchent point de veiller sur les affaires de la Republique Litteraire.

Il a mis beaucoup d'érudition à expliquer les paroles de Lactance, qui dit que la mere de Maximien étoit fort superstitieuse, & *Deorum montium cultrix*. On ne scait si sa superstition étoit pour les Dieux qui habitent sur les montagnes, ou

si

si elle alloit jusqu'à rendre son culte aux montagnes comme à des Dieux. Il est vray que dans le Paganisme l'on s'imaginait que les plus hautes montagnes étoient la demeure de certaines Divinités; mais pour savoir s'ils ont érigé les montagnes en Dieux, il a fallu fouiller bien avant dans l'antiquité. M. Cuper fait voir qu'il ne faut pas s'étonner que la grossiereté de leur idolatrie soit allée jusques-là. Ils n'étoient pas fort délicats à se faire des Dieux: ils adoroient des pierres & des cailloux. Les Romains eux-mêmes juroient *per Fovem lapidem*. Arnobe s'est tant moqué du ridicule des devotions des Gentils. Qui ne riroit, disoit-il, en voyant les perles adorer un fleuve, les Arabes une Pierre, & les Scythes se prosterner devant un caillou? Qui croiroit que les hommes pussent porter l'extravagance si loin, que de prendre des choses inanimées pour des Dieux immortels, & de rendre leur culte à un tronc, & à un morceau de bois? Tertullien repoussoit par là les insultes des Payens, qui reprochoient aux Chrétiens d'avoir en veneration une croix, l'instrument du supplice des scelerats. Il leur répond que leurs hommages se terminoient à leurs figures de bois, qui passioient chez eux pour des Divinités sacrées: au lieu que parmi les Chrétiens la croix n'étoit qu'un signe, à qui l'on n'adrescoit ni vœux, ni honneurs Divins. Après cela il ne faut plus refuser

de prendre à la lettre ce que dit Lactance de la mere de Maximien, *Deorum montium cultrix*, puis que la fottise des Payens se faisoit des idoles de ce qu'il y a de plus vil dans la nature, & de moins digne de nos respects. A la honte de la raison humaine on a vû

Les timides mortels

Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels:

Luy venir comme au Dieu des saisons & des vents,

Demander à genoux la pluye & le beaux tems.

On ne peut point douter par le recit de Lactance, que la pourpre des Cefars ne fût la même que celle des Empereurs. M. Cuper demande donc par quels ornemens ils étoient distinguez, car les Cefars bien qu'inférieurs en pouvoir & en dignité portoient aussi le Diadème. A la verité Julien fut 15. ans Cesar sans être honoré du Diadème, qui semble avoir été réservé alors pour les Empereurs. Mais comme l'on ne convient pas du tems que les Empereurs prirent le Diadème, qui étoit la marque de la Souveraineté, M. Cuper après avoir disputé si c'est Caligula, ou Aurelien, ou le G. Constantin qui le premier en orna sa tête, revient à la pourpre qui fut constam-

ment la marque de la dignité Imperiale. Il ne falloit point d'autre ceremonie pour être déclaré Cesar ou Auguste, que de se revêtir de la pourpre, & l'on ne remarque aucune distinction entre les Cefars & les Empereurs à cet égard. On peut joindre icy une autre observation de Mr. Cuper: que les Veuves des Empereurs ne passioient point à de secondes noces. C'étoit un respect qu'elles devoient à la couche Imperiale, & il étoit contre la bienséance de descendre de ce rang-là pour songer à un second mari. Cette Loy a été bien mal observée, & elle a été violée tant de fois, qu'on ne s'en souvient plus que comme d'un trait de la fierté Romaine pour l'embellissent de l'Histoire. Nous ne dirons plus qu'un mot de Mr. Cuper. A mesure que la presse rouloit il faisoit de nouvelles decouvertes. Il en a enfermée quelques-unes dans deux lettres qu'il a adressées à Mr. * Voet. La dernière parle assez amplement de la structure des Eglises des premiers Chrétiens. Mr. Cuper soutient qu'il n'est point vray qu'ils eussent des Eglises & des Temples dès le tems de Domitien & de Trajan, & on ne convient pas même qu'ils en eussent encore dans le III. siecle. La haine effrenée du peuple contr'eux ne permet pas de croire qu'ils se donnassent tant de liberté. Ils ne s'assembloient qu'en secret, pour se dérober à la cruauté de leurs

532 *Histoire des Ouvrages*
leurs ennemis. Pline qui avoit consulté Trajan sur l'embaras où il se trouvoit à cause des Chrétiens, reçut ordre de ne les point rechercher, & de les punir seulement quand ils seroient deferez: *Conquiroendos non esse Christianos: si deferantur puniendos*. Or s'ils avoient eu des édifices publics, ils auroient été accusez par cela même, & Pline n'eût pu se dispenser d'en poursuivre le supplice. On lit dans Minutius Felix avec quelles precautions ils s'assembloient pour échaper aux yeux de la populace: & parce qu'ils choissoient la nuit pour se cacher, on leur reprochoit qu'ils cherchoient les tenebres pour favoriser leurs impuretez, & l'infamie de leurs mysteres. Quand ils respiroient un peu, & que le feu de la persecution se ralentissoit, les plus riches bâtissoient des Basiliques, où l'Eglise Chrétienne se rassembloit pour des exercices de pieté. C'étoient des portiques soutenus de colonnes destinez à l'amusement ou à la commodité du Public: & le nom de *Basilique* a passé aux Eglises, à cause de l'usage que l'on en fit dans la suite. Pour des Temples consacrez au culte de la Religion Chrétienne, la condition des Chrétiens sous la domination des Empereurs Payens n'étoit pas assez heureuse pour jouir de ce privilege.

Reste la Dissertation de Dodwel *de ripâ strigâ*: c'est un sujet si sec & si peu important que nous ne nous y arrêterons point: &

des Sçavans. Août 1692. 533
& pour la Preface du P. Ruinard contre la Dissertation de Dodwel *de Paucitate martyrum*, nous en avons parlé autrefois * assez amplement.

ARTICLE XI.

Dissertations sur la recherche de la verité: ou sur la Philosophie des Academiciens. Livre 1. contenant l'histoire de ces Philosophes. 1690. in 12. pagg. 72.

Puis que nous avons † parlé des autres Dissertations de Mr. Foucher, nous ne laisserons point passer celles-cy qui ne sont que l'exécution de son premier projet. Il a fait paroître une grande ardeur pour la Philosophie des Academiciens. Il dit qu'après avoir bien étudié les autres Philosophes, la droite raison l'a fait revenir à Platon: & pour justifier son choix, il s'est resolu à rediger en système toute la doctrine Platonicienne, laquelle étoit dispersée sans ordre & sans suite en differens Auteurs. C'est un tableau qu'on ne sera pas fâché de considerer. Avant que d'entrer dans le detail des sentimens des Academiciens, il fait l'histoire de leur Philosophie dans cette I. Dissertation; & nous n'en avons pas davantage.

L'Academie (*Acadēmia*) étoit un jardin sombre & solitaire dans le Fauxbourg
Z 4 d'A-
* Mois d'Octob. 1690. † Mois de Juin 1688.

d'Athenes. Depuis que les exercices de Platon eurent rendu ce lieu celebre, on donna le nom d'*Academie* aux assemblées de gens de lettres. Lors que Ciceron alla à Athenes il visita le jardin de Platon, & il avoué qu'il se sentit tout emû, & qu'il ne sauroit se rendre raison pourquoy l'on est plus touché à la vûe des lieux où les grands hommes ont habité, que par la lecture même de leurs Ouvrages. Il semble que cela en rappelle un souvenir qui fait plus d'impression. *Naturæ hoc nobis datum dicam, an arte, ut cum ea loca videmus in quibus memoriâ tam dignos viros accepimus esse versatos, magis moveamur, quam si quando eorum scripta aut facta legamus.* Les Academiciciens ont tiré de Socrate le fond & la substance de leur doctrine. Il avoit reconnu que la présomption & l'orgueil des Dogmatistes, qui se regardant comme des oracles decidoient souverainement de tout, étoient un obstacle qui fermoit l'entrée à la verité, & il travailla à detruire ce préjugé, & à ôter ce voile qui couvroit l'ignorance humaine. Platon entra dans les vûes de Socrate. D'abord il proposoit à ceux qui cherchoient la verité de retourner sur leurs pas, & de remonter droit aux principes de tout. Car il y a une infinité de choses que l'on croit sans avoir examiné pourquoy: & par la methode de Platon il falloit s'arrêter tout court, au lieu de poursuivre dans la route où l'on étoit engagé,

gagé, & rebrousser chemin pour s'assurer si l'on ne couroit point après l'erreur. Il posoit cette maxime, que les sens n'étoient pas les juges de la verité des choses qui sont hors de nous: & que tout ce que nous appercevons par les organes du corps, ne sont que des façons d'être, ou des modifications de nôtre ame. Il en concluoit que nôtre ame, toute inconnue qu'elle nous est d'abord, nous est connue avec plus de certitude que les objets extérieurs. De là il s'élevoit à la connoissance d'un premier entendement, & d'un premier Moteur, qui forme & qui détermine tous les êtres. Il consideroit que la matiere n'est qu'une puissance passive, qui a besoin d'être mue, & qui étant arrangée, ou modifiée en mille manieres, ne peut produire ni pensée ni reflexion. De cette recherche il s'ensuit nécessairement qu'il n'y a qu'une puissance intellectuelle qui ait pu donner à la matiere tant de formes différentes, & la mettre en mouvement. Ainsi la doctrine Platonicienne consiste à bien & solidement philosopher, & à ne passer de principe en principe qu'après une meditation bien réfléchie. Xenocrate & Aristote ont été les plus fameux disciples de Platon. Le premier étoit lent & froid, & si difficile à se rendre, qu'il ne cedoit qu'à peine à des demonstrations. Le dernier se precipitoit trop: & Platon par rapport à ces deux caractères si opposez disoit de l'un & de l'autre:

536 Histoire des Ouvrages
tre : *hic freno indiget, ille calcaribus*. On
pretend que la lenteur de Xenocrate venoit
de la crainte de se tromper, plutôt que
de sa pesanteur naturelle : & que la vivaci-
té d'Arifote faisoit qu'il se laissoit aller à
des vraisemblances, & qu'il abandonnoit
Platon, qui n'admettoit rien fans demon-
stration. L'Academie degenera bientôt
après. Les disciples de Platon continuelle-
ment obsedez par les Dogmatistes, qui-
toient peu à peu leurs manieres circonfec-
tes, & la retenue de leur maître. La
vanité de l'esprit ne s'accommode pas long-
tems de cette sagesse, qui defend de decider
de tout ce qu'on ne connoît que superficiel-
lement. Arcefilas tâcha de s'opposer à ces
assertions precipitées, qui gâtoient les
jeunes esprits. Il enseigna à mettre tout en
question, non point par opiniâtreté, ou
par le desir de vaincre; mais pour mieux
trouver la verité par la comparaison des
opinions, & pour ne point prendre de sen-
timent qui ne fût precedé d'un examen rai-
sonné. Rien n'est à son gré plus indigne du
sage que des'entêter de prejugez, & de ne
se demander pas raison de tout à soy-mê-
me. Il remit l'Academie dans son ancien
lustre, & en apprenant à douter, c'étoit
plûtôt pour mettre ses disciples dans une
disposition plus propre à se garantir de l'er-
reur, que pour les laisser toujours flottans
& suspendus entre l'erreur & la verité.
C'est là la loy fondamentale de la recher-
che

des Scavans. Août 1692. 537
che de la verité. *Opiniones absque scientiâ
tarpes sunt, quarum qua optima caca sunt,
& qui absque intelligentiâ verum aliquid
opinantur, non differunt à cecis, qui recto tra-
mite gradiuntur.*

Mr. Foucher ne parle que des chefs de
la Secte Platocinienne : & ne fait point en-
trer dans une Histoire si abregée, ceux qui
n'ont été Academiciens que d'opinion &
de sentiment. Il balance dans quel rang il
doit mettre Ciceron. Il s'étoit attaché à la
Philosophie de Platon : mais en Orateur il
exerçoit son éloquence à defendre des pro-
babilitez, en depit des Academiciens. Il
leur demandoit grace en faveur de la Re-
thorique, & qu'il luy fût permis de soute-
nir ce qui étoit seulement vraisemblable.
Dans le fond, & quand il discouroit en
Philosophe, il avouoit que l'on ne peut
s'assurer de rien sur des apparences, qui ne
sont que des lueurs trompeuses, & de
fausses lumieres. Mr. Descartes étoit Pla-
tonicien par là : aussi l'Auteur le place-
t-il dans son ordre parmi les Academiciens.
Il a essayé les mêmes reproches que Pla-
ton : on l'accusoit d'avoir rendu la verité
inaccessible, sous le pretexte de la cher-
cher avec plus d'exactitude & de precision ;
& qu'en voulant extirper les prejugez, il
laissoit les hommes dans des doutes aussi
dangereux que l'erreur. Les Dogmatistes
seurent si bien exagerer cette objection,
que l'Ecole de Platon fut souvent deserte :

538 Histoire des Ouvrages
& Descartes a éprouvé qu'on ne l'a pas inutilement renouvelée contre luy.

ARTICLE XII.

Extraits de diverses Lettres.

ON imprime icy (Oxford) un second volume de Morisson touchant les Plantes : & nous verrons bientôt *Chronicum Saxonicum ex MSS. Bibliotheca Bodlejana cum Indice Chronologico, & Glossario Saxonico*. Mr. l'Evêque de St. Asaph a repris son Ouvrage de Chronologie qui a été si long-tems retardé. Il m'écrit qu'il l'a déjà conduit jusqu'au tems de Cyrus, & qu'il achevera le reste sans interruption. Je voudrois que vos Libraires de Hollande voulussent entreprendre une nouvelle édition de *Dion Cassius*. On a imprimé à Londres : *An Enquiry into the constitution, discipline, worship of the primitive Church, that flourished within the first three hundred years after Christ* : & un in folio avec ce titre *Fables of Æsop and other eminent Mythologists*. Mr. L'Étrange est l'Auteur du dernier. Il nous est venu aussi de là des excitations *De morbis acutis* à R. Morthon.

Vous avez sans doute appris la mort de Mr. Menage. Trois heures avant de mourir il corrigea une épreuve de son Dictionnaire Etymologique de la langue Françoisse : cet Ouvrage s'imprime au Louvre, & il ne restera

des Scavans. Août 1692. 539
tera pas imparfait. On en est déjà à la lettre T, & le reste de la copie est en bon ordre, on ajoutera à la fin d'autres Origines de la langue Fr. par un Mr. Caseneuve de Toulouze. On imprime aussi au Louvre un Dictionnaire du P. Thomassin, où il réduit toutes les langues à l'Ebraïque, & les Oeuvres & recueils du P. Sirmond en 3. volumes in folio. Ce dernier Ouvrage est fort avancé, & paroîtra en peu de tems. La vie du Cardinal Ximenes par Mr. Flechier Evêque de Nîmes verra bientôt le jour. Les P. Benedictins publieront bientôt leur St. Hilaire. Le premier tome de S. Jérôme, qui contient le *Canon Hebraïca veritatis*, est aussi fort avancé. On publiera dans peu aussi le I. tome de S. Athanase. La replique du P. Mabillon au livre de l'Abbé de la Trape contre les *Etudes Monastiques* est presque achevée d'imprimer. Le livre du P. Noris de *Epochis Syro-Macedonum* qui se debite icy, cause une guerre entre le P. Hardouin & Mr. Vaillant, dont vous apprendrez bientôt le détail.

La réponse que vous avez faite dans votre Journal aux questions que je vous ay faites sur la langue Françoisse, m'a fait naître une pensée que je vais vous communiquer. C'est que si vous vouliez répondre à toutes les difficultez qu'on vous proposeroit sur les phrasés, sur les expressions &c. on vous fourniroit matiere à en faire

imprimer tous les six mois un cahier assez gros. Les livres nouveaux produisent toujours quelque sujet à de nouvelles remarques, & il s'éleve à tous momens des doutes & des questions qu'on ne trouve point dans les livres. Au reste on proposera toujours les questions sans choquer les Auteurs, dont on ne parlera qu'avec retenue, dans le dessein de s'instruire, & non pas pour les offenser, ou par un esprit de Critique. (Puis que la personne qui propose les difficultez sur la langue Fr. que nous avons inserées dans les mois de Fevrier 1691. & 1692. trouve à propos de se cacher, & que je ne puis luy répondre que par cette voye, je luy dirai icy, que n'ayant point la temerité de m'ériger en oracle pour prononcer des decisions sur la langue, ni de hasarder mon jugement sur des questions sur lesquelles je serois même souvent très-embarrassé, je n'ose m'engager à répondre à tout. Les honnêtetez qui accompagnent cette proposition ne m'éblouissent point assez, pour me flatter que mes sentimens eussent assez de poids pour les produire au Public. Mais si l'on veut bien n'abandonner pas un dessein qui pourroit contribuer à polir & à cultiver la langue, les difficultez que l'on proposera ne demeureront point ensevelies, & l'on en fera un usage que l'Auteur ne desaprouvera point, & dont le Public tirera de l'utilité.)

Il Padre Bacchini che faceva altre volte il Giornale di Parma è stato scacciato, e presentemente dimora in Modena, dove egli continuera il stesso Giornale. Il Signor Ramazzani à intrapreso di fare tutti gli anni un certo Giornale delle constitutione de l'aria ciascuno giorno, del numero de' ammalati, e di giungervi alcune osservazioni: dicato al Signor Leibnits. Nella stamperia di Giacomo Raillard sono 3. tomi *in folio* di Memorie storiche di diverse famiglie nobili Napolitane. Il Signor Cornelio Magni mi (Magliabecchi) à mandato la II. Parte del suoi viaggi stampata in Parma, *in 12.* Il nostro P. Noris è stato fatto Bibliotecario del Vaticano, dopo la morte del Signor Schelstraat. Il Nazari mandará fuori le Note del Signor Auzout sopra Vitruvio & Frontino. Jo ò ricevuto il seguente libro: *Tabella selecta explicata à Carolâ Catharinâ Patinâ Parisinâ Academicâ Patavinâ, in folio.* Sono stampate in Bononia 1692. *Dominici Guillelmini Medici Ep. 2. Altera apologetica adversus observationes contra mensuram aquarum fluentium à Papino factas. Altera de velocitate & motu fluidorum in syphonibus &c.*

Mr. Abbadie fait imprimer une reponse à l'Avis aux Refugiez. Bien des gens sont dans l'impatience de voir son Ouvrage. Mr. de la Croze a interrompu son Journal Anglois; c'est un Ministre Anglois qui continué à donner tous les mois quelques

542 Histoire des Ouvrages
extraits. Mr. Alix est icy (Londres): Mrs.
les Evêques cherchent des Libraires pour
imprimer cinq volumes *in folio* qu'il a faits
sur les Conciles; & qui sont tout prêts. On
dit qu'il a traduit en Latin le *Talmud*, qui
est de 9. volumes *in folio*; & qu'outre cela il
a achevé sa traduction de toute la Bible.
On a traduit en Anglois le Traité de l'Agricul-
ture de la Quintinie.

Oudin Vous avez parlé, Monsieur, dans vôtre
dernier * Journal d'un recueil de diverses
pièces, comme s'il avoit été publié de
mon aveu & de mon consentement. Vous
sauréz cependant que l'Ouvrage a été im-
primé sans m'en consulter, & que l'on a
même retranché diverses notes que j'avois
ajoutées: & tout cela pour des raisons de
partialité dont vous ne voudrez pas vous
charger. Mon véritable dessein étoit de
publier d'abord d'autres pièces plus utiles
que les bagatelles dont ce recueil est com-
posé, & voicy le titre de l'Ouvrage par le-
quel j'avois (Mr. Oudin) résolu de com-
mencer: *Dissertationes tres Criticae: Prima,
qua tractatus de iis qui initiantur mysteriis,
& libri sex de Sacramentis, qui hucusque in-
ter opera S. Ambrosii Mediolanensis Archi-
episcopi tanquam genuina ejus opuscula com-
putati sunt, anonymo Galliarum Episcopo
seculi VIII. definentis vindicantur. Secun-
da, de diversis Anastasii Sinaitis, & An-
thochenis Episcopis atque eorum scriptis. Ter-
tia*

* May 1692. p. 417.

des Sçavans. Août 1692. 543
*tia de vitâ, moribus, operibus, & doctrinâ.
S. Gregorii Papa, cum expositione in Can-
tica Canticorum legitimo suo parenti restitu-
tâ.* La I. auroit fort incommodé ceux qui
ont donné la dernière édition de S. Am-
broise. La II. Mr. Arnauld, qui a si ma-
gistralement défini le tems & les Ouvrages
d'Anastase Sinaïte dans son livre de la Per-
petuité: & la III. les Papistes, qui élèvent
le Pape Gregoire le Grand si haut.

Mr. Baillet a publié l'*Abregé de la vie de
Descartes.* On verra bientôt icy (Paris)
d'excellens Memoires de la vie de Descar-
tes par un Prelat. Ils seront adressez à Mr.
Regis, comme on a depuis peu adressé 4.
lettres à Mr. Baillet sous le titre de *Re-
flexions sur les fugemens des savans.* Les Me-
moires sont en forme de Dialogue entre
Mr. Chanut & Mr. Descartes. Ce Philoso-
phe y est finement raillé, & confiné à la
fin dans la Japonie, pour y ériger une école
où il enseignera les tourbillons. La dis-
pute entre l'Abbé de la Trape & le P. Ma-
billon fait bien du bruit parmi les Moines,
que la reponse de l'Abbé de la Trape met
dans un grand decri. Le catalogue de la
Biblioteque de Monsieur l'Archevêque de
Reims s'imprime. Ce sera un volume
comme celui de la Biblioteque d'Oxford.
Le P. Commires travaille à une Histoire
Françoisé de nos guerres avec les Anglois.
On a je croy achevé d'imprimer à Lyon le
Petron entier nouvellement retrouvé.

(On

544 Histoire des Ouvrages

(On le reimprime à Rotterdam chez Reinier Leers.) L'Abbé Reinier des Marets de l'Academie Fr. fait imprimer une traduction du Poëte Anacreon en vers Italiens.

On travaille en ce pais (Allemagne) à une édition des Oeuvres de S. Basile: si vos Savans de Hollande pouvoient contribuer quelque chose à la rendre plus parfaite, on leur feroit honneur de leurs remarques. Mr. du Gros est fort en colere d'avoir été mal-traité dans les derniers Memoires de Mr. Temple, & il travaille à se defendre. On a publié la suite de l'Ouvrage de feu Mr. Morhofius sous ce titre: *Dan. Georgii Morhofii Polyhistor: sive de notitiâ Auctorum & rerum commentarii, quibus præterea varia ad omnes disciplinas consilia & subsidia proponuntur. Pars II. in 4. Lubeca, 1692.* J'ay vû un assez gros Ouvrage intitulé: *Foannis Molleri Isagoge ad Historiam Chersonesi Cimbrica Ecclesiasticam & Litterariam universalem Pars I. & II. Lipsia, 1692.* Le même Auteur a publié deux discours dont la matiere est singuliere: le premier est de *Cornutis*, & le second de *Hermaphroditis*. Mr. Opitius Professeur en Theologie dans l'Academie de Kiel a publié *Lexicon Hebraeo-Chaldaicum, in 4. Lipsia, 1692.* & un Professeur à Jene qui s'appelle *Bexmannus* un in 4. qu'il a intitulé: *Theologia conscientiarum, sive tractatus de casibus conscientia, adornatus imprimis in gratiam eorum qui ad S. Ministerium aspirant.*

Mr

des Scavans. Août 1692. 545

Mr. du Hamel a publié des reflexions Critiques sur le systême Cartesien de la Philosophie de Mr. Regis. Mr. Vaillant a publié *Numismata Imperatorum Romanorum præstantiora à Julio Casare &c.* Mr. de Brueis s'est remis sur les rangs, & a mis au jour le *Fanatisme de nôtre tems*: cela regarde les Fanatiques du Dauphiné. Mr. Pellisson a fait imprimer un *Traité de la Tolérance des Religions*: c'est un commerce de lettres entre luy & Mr. Leibnitz, Conseiller de Mr. le Duc d'Hanover: & il ne s'agit que d'une espece de Tolérance Ecclesiastique. Le but & le dessein sont bien differens de celuy de Mr. Papin, qui a debité un livret de la *Tolérance des Protestans*. On voit un livre du P. Joubert de la *science des Medailles*. C'est un *Traité* pour donner connoissance de cette science à ceux qui veulent s'y attacher dans ce tems où elle est devenuë fort à la mode. Il paroît un livre de quelque Moine del'Ordre de Fontevault intitulé: *Dissertatio Theologica, Canonica & Politica de instituto Fontebraldensi*. On verra bientôt une suite des conversations de Mlle. de Scudery. Il paroît encore un recueil de Pieces choisies de nos Poëtes François, depuis Charle VII. jusqu'à Benferade inclusivement, avec un petit abrégé de leur vie: & une suite des nouvelles remarques du P. Bouhours sur la langue Françoisé. On dit que Mr. l'Evêque de Meaux, piqué de ce que Mr. du Pin

2

546 *Histoire des Ouvrages*
a marché sur ses brisées en traduisant les
Pseaumes, s'est rendu denonciateur contre
luy, & pretend faire voir qu'il a avancé dans
ses livres plusieurs choses qui ne sont
point orthodoxes. Mr. de Tillemont a
donné encore deux volumes *in 4. de son*
Histoire des Empereurs Romains. Le III. To-
me va jusqu'à Diocletien. Mr. Felibien a
fait faire une II. édition de ses *Principes de*
l'Architecture, de la Sculpture, de la Pein-
ture, & des autres arts qui en dependent:
avec un Dictionnaire des termes propres à cha-
cun de ces arts. Il a paru il y a quelque tems
un *Cours d'Architecture* par le Sr. Daviler
en 2. volumes *in 4.*

On a publié en Italie deux Ouvrages af-
sez curieux. L'un est *Historie Cronologiche*
dell' origine d'egli Ordini Militari, di tutte
le Religioni Cavalleresche sino ad hora in-
stituite nel mondo: insegne, croci, stendardi,
habiti capitolari o di ceremonie: Guerre
campali o navali, fatti celebri, & imprese
di Cavalieri per difesa del nome Christiano
e propagatione della fede Catholica: con le
loro divise &c. Opera dell' Abate Bernar-
do Justiniani Nobile Veneto, *in Venetia*
1692. 2. vol. *in folio*; l'autre, *Le antiche*
Lucerne sepolcrali figurate, raccolte dalle
cave sotteranee & grotte di Roma. Nelle qua-
li si contengono molte erudite memorie, di-
segnate e intagliate nelle loro forme: da Pie-
tro santi Bartoli; con l'osservazioni di
Giov. Pietro Bellori: in Roma, Folio Pic-
colo.

des Sçavans. Août 1692. 547
colo. C'est un recueil des lampes que les
Anciens mettoient dans leurs tombeaux.
Mr. Bellori a tout fait graver. Il a divisé son
Ouvrage en III. Parties. La dernière regar-
de les lampes des Chrétiens. Par la mar-
que qui les distingue on reconnoît qu'elles
sont postérieures au G. Constantin. On a
joint à toutes les figures de lampes des ob-
servations qui sont un peu courtes. Il se-
roit à souhaiter qu'on fût entré dans une
explication plus particulière des symboles
de toutes les figures qu'on decouvre. C'est
un vaste champ pour les amateurs d'anti-
quitez.

Le P. Bourdalouë à qui l'on a envoyé
4. volumes de Sermons imprimez sous son
nom en 1692. avec privilege chez la Veuve
Cramoyssi, est dans un grand courroux con-
tre les Libraires qui ont publié cette édi-
tion. Il n'y eut jamais de privilege, & ce
qu'on a imprimé ne sont que des extraits
faits sur le champ par quelque Copiste. Il y
a même des Sermons, comme celui de la
Passion, qui ne sont aucunement de luy, &
dont le dessein ne luy est jamais venu dans
l'esprit. Cela pourroit bien le faire resou-
dre, contre ses premières intentions, à
faire imprimer quelques-uns de ses Ser-
mons, qui seront bien differens de ceux
qu'on a supposé: à la bonne heure: le
Public profitera de la colere où on l'a mis.
On m'a (Mr. Poiret) assuré, Monsieur,
que vous ne refuseriez point de publier
mes

548 *Histoire des Ouvrages*
mes reflexions sur les objections qui m'ont
été faites dans votre dernier * Journal, à
propos de mon livre *de eruditione solidâ*
etc. On demande que je reponde sur trois
choses.

I. J'ay dit, qu'il y avoit des Cartesiens
qui ont soutenu que la conscience ne peut point
errer : & on souhaiteroit, que j'eusse cité
quelcun qui ait dit cela. Je l'ay lu en sub-
stance dans des imprimez de quelques sa-
vans de Frize, mais je ne me souviens ni du
titre du livre ni du nom de l'Auteur, ne
faisant point d'extraits des lectures que je
fais. Il me souvient pourtant bien, (&
j'en ay en quelque sorte averti mon lec-
teur,) que l'Auteur faisoit assez compren-
dre qu'il entendoit par la conscience la mê-
me chose qu'une perception claire & dis-
tincte dans les choses de pratique. Sa pro-
position auroit été beaucoup moins contes-
table, si par la conscience il avoit entendu
les secrets mouvemens de Dieu au cœur,
par lesquels Dieu en nous avertissant du
bien & du mal, nous retire de l'un & nous
incite à l'autre : car il est certain que ces Di-
vins mouvemens-là sont infailibles : mais
le malheur est, que les hommes y mêlant
les leurs propres, qui sont corrompus &
vicieux, font de tout cela un cahos de cou-
fusions & de tenebres qu'ils batissent indis-
tinctement du nom de conscience, sans dis-
cerner là dedans ce qui est Divin d'avec ce
qui

* Avril 1692.

des Scavans. Août 1692. 549
qui ne l'est pas. De là vient qu'ils prennent
souvent leurs propres imaginations pour
des dictamens de conscience ; & c'est aussi
de là, à mon avis, que sont nées les distinc-
tions que l'on a faites de la conscience en
conscience éclairée, droite, erronée, dou-
teuse, & le reste.

II. Sur l'article de la *conscience errante*,
l'Auteur voudroit bien me mettre aux pri-
ses avec le Commentateur Philosophique ;
mais il me permettra de luy declarer que je
n'ay pas eu dessein d'entreprendre cet Au-
teur-là, puis que je ne l'ay pas lu. J'ay
seulement eu un entretien avec quelqu'un
qui étoit dans des sentimens auxquels j'ay
opposé les miens, qui sont que non seu-
lement il ne faut pas toujours suivre la *con-*
science errante ; mais que la suivre est sou-
vent à l'ame un très-grand peché : ce qui
échet toujours quand ils s'agit d'une chose
capitale qui est mauvaise de soy & devant
Dieu, l'homme en jugeât-il autrement par
un prétendu principe de conscience. Car
alors ce qu'il appelle sa conscience n'est pas
l'instinct secret que Dieu donne à l'ame
pour l'éclairer, pour la retirer du mal &
la porter au bien ; mais c'est seulement sa
propre fantaisie pervertie, & souvent la
passion aveugle & opiniâtre d'un cœur pre-
sompueux, laquelle bien loin de rectifier
une mauvaise action, fait beaucoup si elle
en diminue l'atrocité. En verité les hom-
mes sont plaisans, d'ériger en principes de

de conscience tout ce dont il leur plaît de s'entêter, & puis de sacrifier tous à cette idole-là. Si avec sincérité & sans se flater ils vouloient bien sonder le vray fond de leur conscience, ils y apprendroient à se défier d'eux-mêmes, pleins de tenebres & de corruption qu'ils sont; à ne pas faire dépendre de leurs imaginations gâtées la nature du bien & du mal, du vice & de la vertu, qui ne depend que de l'établissement & de l'ordre immuable de Dieu; à aimer mieux se rendre aux sentimens d'autrui qu'àux leurs propres; à ne point faire de troubles ni de vacarmes pour mille choses qui n'ont rien de considerable que le pretexte de conscience, dont on les couvre fort mal-à-propos. Et cela étant, il y auroit alors moins de consciences erronnées; au moins dans ce qui regarde directement le vice & la vertu. Mais si faute de bien s'acquiter de ces devoirs, la conscience se trouve dans l'erreur & dans l'ignorance, comme cette ignorance sera alors coupable, & non pas invincible absolument, il paroît qu'on fera mal, & quelquefois un très-grand mal, de suivre les mouvemens de cette conscience erronnée; & qu'il seroit même quelquefois beaucoup meilleur de faire tout le contraire. Et je ne say quelle incomprehensibilité l'on peut feindre de trouver là dedans. Je ne veux pas nier qu'une personne qui seroit malicieusement contre ce qu'elle jugeroit, quoy

que faussement être de l'établissement de Dieu, ne pechât très-grievement. Mais supposant une personne de bonne volonté & qui a un desir de bien faire, j'estime que si elle fait quelque chose contre sa conscience erronnée soit par infirmité, ou par tentation, quelquefois même par un instinct naturel ou Divin, mais qui néanmoins n'ait pas assez de force pour enlever ses scrupules, j'estime dis-je qu'un tel ne commet alors qu'une faute très-legere; au lieu qu'en voulant suivre rigidement l'erreur de sa conscience mal disposée, il pourroit faire un très-grand mal. Par exemple un homme persuadé de l'opinion erronnée qu'il n'est pas permis pour quoy que ce soit de dire un mensonge materiel, reçoit chez soy des innocens que des méchans poursuivent pour leur ôter la vie. Enquis par eux s'ils font chez luy, des sentimens d'humanité & de compassion le portent à le nier, nonobstant le reproche secret qu'il se fait de mal-faire par ce mensonge. Qui ne voit que sa faute, si même il y en a une, n'est que très-legere; & qu'il feroit un très-grand mal si pour satisfaire à l'opinion de sa conscience erronnée, il faisoit un aveu qui coûteroit la vie à des gens de bien, & qui seroit cause que ces méchans commettraient de très-grands crimes? Il y a mille cas de même nature. J'avoüe cependant qu'il n'y en a pas moins où l'on seroit pis de ne pas suivre les mouvemens

de la conscience erronée, que de les effectuer, & l'Écriture même * nous en fournit: mais tant y a qu'il s'en faut beaucoup qu'on doive faire passer pour une maxime universelle, que ce soit un moindre crime d'agir selon sa conscience erronée que contre elle &c.

III. L'Auteur témoigne qu'il est étonné de ce que j'ay pris le party de S. Augustin au sujet des persecutions: mais il me permettra aussi de luy avouer que je ne suis pas moins surpris, de ce qu'il n'a pas remarqué qu'en defendant S. Augustin, j'ay nié en même tems qu'il ait souténu ce qu'on luy impute sur ce sujet-là. Pour ce qui est du fait, je suis assuré que quiconque aura tant soit peu étudié le genie de S. Augustin, & considéré l'état des choses & de la question avec les Donatistes, reconnoitra sans peine que ce grand Saint ayant été une ame des plus charitables, des plus compatissantes & des plus humbles de l'Eglise Chrétienne, étoit infiniment éloigné de vouloir qu'on persecutât, & encore moins qu'on fit mourir personne pour des opinions; & que son sentiment n'a été, que de soutenir qu'on pouvoit & qu'on devoit reprimer par force majeure des Schismatiques refractaires & seditieux. L'Apologie des loix penales que S. Augustin a composée, ne vaut rien, dit-on, si elle ne se rapporte qu'aux violences que ces Schismatiques avoient

* Rom. 14. v. 5. v. 23.

avoient exercées contre les Orthodoxes. Et pourquoy ne vaut-elle rien? C'est, ajoûte-t-on, que personne n'ayant jamais nié que les Princes ne doivent reprimer les heretiques seditieux, meurtriers & brigans, il n'y auroit eu rien de plus chimerique que de plaider la cause des Empereurs dans un semblable cas. Mais ce Vincentius même, à qui S. Augustin répond, s'étoit plaint à luy de ces mêmes loix des Empereurs contre les Donatistes, qui étoient pourtant sans contredit des seditieux & des refractaires; & il n'y a point de doute que tout le party, jusqu'aux plus coupables d'entre eux, ne fit aussi de ces sortes de plaintes, ayant pour principe, que l'on ne devoit contraindre personne à ce qui étoit juste, *neminem debere cogi ad justitiam*, selon les termes de Vincentius: de sorte que l'Apologie de S. Augustin n'est nullement une Apologie chimerique, mais fort bien fondée de ce côté-là. Je ne voudrois pas pourtant me rendre garant de la validité de toutes ses preuves; ni disconvenir que si on vouloit les pousser à toute rigueur, & les étendre à d'autres sujets qu'à ceux dont il s'agissoit, elles ne prouvassent quel quefois trop. Au reste, puis qu'on exige de moy que je ne donne point d'occasion à ceux qui persecutent, ou qui écrivent pour le droit de persecuter, de se prevaloir de mon suffrage, je declare de tout mon cœur, que je suis infiniment éloigné de leurs maximes; & je

554 *Histoire des Ouvrages*

je m'en suis toujours si clairement expliqué dans mes écrits, & dans ce livre-cy en particulier, que je prie ceux qui pourroient en douter de prendre la peine de s'en convaincre, s'il leur plaît, par l'inspection de quelques citations * cy-jointes.

Nous ne parlerons point du *Tacite avec des notes politiques & Historiques* par Mr. Amelot de la Houffaye, reimprimé à la Haye chez Henri van Bulderen 1692. in 12. en II. volumes. Nous en avons parlé sur l'édition de Paris. Nous dirons seulement que l'édition qui s'est faite à la Haye est sur l'édition in 8. de Paris en II. volumes, & non sur l'édition in 4. qui est la moins ample, comme on l'a mis dans l'Avertissement de l'édition in 8. de celle de Paris. On a aussi reimprimé à la Haye les Lettres de Mr. Patin en II. volumes in 12.

Nous ne dirons rien non plus d'un volume de Sermons par Mr. de la Deveze sous ce titre, *Les Beatitudes ou Sermons sur les premiers vers. du ch. 5. de l'Ev. de S. Matthieu; avec un autre Sermon sur les v. 15. 16. 17. du ch. 20. de S. Jean.* A Utrecht chez Rudolph van Zyl, 1693, in 12. p. 271.

Ni de la *Defense du Parlement d'Angleterre dans la cause de Jacques II.* où il est traité de la puissance des Rois, & du droit

des

* *De Erud. pag. 318, 319. Oecon. div. Tom. VII. à p. 232. ad 236.*

des Scavans. Août 1692. 555

des peuples &c. A Rotterdam chez Abraham Acher. 1692. in 12. p. 123.

Nidu *S. Anselmus Archiep. Cantuariensis per se docens*, &c. Delphis, apud Henricum van Rhin. 1692. in 12. p. 340.

Nidel *Histoire de Guillaume III. Roy de la G. Bretagne*, à Amsterdam chez Pierre Brunel. 1692. in 12. en II. Tomes p. 427. & 357.

Enfin on a publié depuis peu un *Traité sur la realité des biens & des maux à venir*, qui est fort poliment écrit.

On acheve aussi d'imprimer à Rotterdam chez Reinier Leers la III. Partie de l'*Histoire Critique du P. Simon*, qui traite *Des Commentateurs du Nouveau Testament depuis le commencement du Christianisme jusques à nôtre tems.* Elle paroîtra au premier jour.

F I N.

T A B L E

Des matieres principales.

Mois de Juin, Juillet & Août,
1692.

M R. TEMPLE, Miscellanea, The second Part. In four Essais, &c.	433
<i>Anciens comparez aux Modernes.</i>	434
<i>Causes de la decadence des belles lettres.</i>	437
<i>Effet de l'Histoire de Dom-Quixot.</i>	438
<i>Sage des Philosophes quel.</i>	440
<i>Quelles qualitez doit avoir un bon Poëte.</i>	442
<i>Eloge de la Comedie Angloise.</i>	445
P. CL. MOLINET, Le Cabinet de la Bibliothèque de Ste. Geneviève, &c.	447
<i>Ceremonies des Romains aux pompes funebres des morts.</i>	448
D. S. SCULTETI, Stereoma: Doctrinae Euangelicæ, &c.	450
<i>Absurdité des principes de l'Eglise Romaine à l'égard de la persécution.</i>	452
<i>Theologiens peu équitables.</i>	454
<i>Histoire de la conquête du Mexique, ou de la Nouvelle Espagne, &c.</i>	455
<i>Foible armée de Ferdinand Cortez.</i>	458
<i>Ses exploits merveilleux.</i>	459
J. CLERICI, Logica sive ars ratiocinandi, Ontologia & Pneumatologia.	461
<i>Ideé de l'ancienne Logique, & ses défauts.</i>	462
<i>Axiome des Pyrrhoniens.</i>	464
<i>Ignorans ordinairement decisifs.</i>	466
	Ce

<i>Ce que c'est qu'être impossible.</i>	468
<i>Enquoy consiste la memoire.</i>	469
<i>Si Dieu prévoit universellement toutes choses.</i>	472. & suiv.
S. BOCHARTI Opera omnia: hoc est Phaleg, Canaan, &c.	475
<i>Eloge de Mr. Bochart.</i>	477
<i>Diverses opinions touchant le Paradis terrestre.</i>	478
<i>Sice fut un veritable serpent qui tenta Eve.</i>	480
<i>A quel âge on est capable d'engendrer.</i>	482
<i>Jusqu'ou s'étend la jurisdiction Ecclesiastique, & celle des Rois.</i>	486. & suiv.
<i>Si le passage d'Enée en Italie est veritable.</i>	488
Offices de Ciceron traduits en François, &c.	492
<i>Definition de l'honnête par Ciceron.</i>	493
GREG. LETI, Historia e memorie recon-dite sopra alla vita di Oliviero Crom-vele, &c.	494
<i>Portrait de Cromwel & sa Politique.</i>	496.
<i>Contestation entre l'Archevêque d'York & celui de Cantorberi.</i>	498
<i>Amours de Cromwel.</i>	499
<i>Une fille attende sur sa vie.</i>	502
<i>Ses principales maximes.</i>	506
JAQ. ABBADIE, L'art de se connoître soy-même, ou la recherche des sources de la Morale.	ibid.
LUC. CÆCIL. Firm. Lastantii de mortibus Persecutorum. Cum Notis &c.	519
A a 4	Si

Si le nombre de la Bête convient à Diocle- rien.	526
Quelle étoit la patrie de Lactance.	527
Si les Payens ont adoré les Montagnes.	529
Loy des Romains touchant les secondes noces.	531
Quel a été l'usage des Basiliques parmi les Chrétiens.	532
Foucher, Dissertations sur la recherche de la verité.	533
Origine du nom d'Academie.	ibid.
Socrate premier Auteur de la doctrine des Academiciens.	534
Xenocrate & Aristote disciples de Platon, & leur caractere.	535
Arcefilas retablit l'Academie.	536
Descartes placé dans le rang des Acade- miciens.	537
Extraits de diverses Lettres.	538

F I N.

T A-

T A B L E

des matieres

des Mois de Septembre, Octobre,
&c. 1691. jusqu'au Mois
d'Août 1692. inclus.

A.

Aberitains saisis d'une fièvre frenetique. 91. Explication d'une medaille à ce sujet. 78.
Abyssins, leur origine. 70. Leur Religion. 73. Envoient des Ambassadeurs au Pape. 77. Leur Circoncision. 78.
Academie, son origine 533.
Academiciens disciples de Platon. 534. Sont opposez aux Dogmatistes. 536.
Achas devenu pere à 12. ans. 482.
Agneau Paschal en quel jour mangé. 149.
Albe (Duc de) sa galanterie. 438.
Ambassade de trois Rois du Japon au Pape Gregoire XIII. 12.
Amour de soy-même quel doit être. 513.
Amphibies, qui vivent sous les eaux. 197.
Anciens comparez aux modernes. 434.
Anglois differens d'humeur & de genie. 446.
Année diversement reglee par differens peuples. 17.
Apollon, pourquoy Dieu des vers. 442.
Arabie, & les richesses qu'elle porte. 295.
Arcefilas Philosophe retablit la doctrine de Platon. 536.
Aristote, disciple de Platon, son caractere. 535.

A a 5

Arius

T A B L E

Arius, & ses qualitez. 158. Ses dogmes. 159.
Entre en conference avec les Orthodoxes.
160. Est chassé d' Alexandrie. 162. Et con-
damné à Nicée. 167.
Artemon auteur de la Secte des Unitaires. 372
Atheisme & sa source. 376.
Atheniens, leur generosité envers Philippe
Roy de Macedoine. 501.

B.

Babylone, nom attribué à l'Eglise Ro-
maine, & pourquoy. 95.
Balzac n'approuve point que les femmes étu-
dient. 335.
La Barre de l'égalité des deux sexes. 27.
Basiliques, quel étoit autrefois leur usage. 532.
la Bastide, nouvelle version des Pseaumes.
425.
Th. Becquet Archev. de Cantorberi, se re-
volte contre Henri II. 221. Son opiniâ-
treté 222. Est assassiné dans son Eglise. 223
Bibliothèque de Ptolomée de 600000. volu-
mes 434.
- - - De Ste. Geneviève. 447.
Bochart, son sentiment touchant le Paradis
terrestre 290. Sa vie, & sa dispute avec
le P. Veron 477. Son Eloge. 491.
Bonze du Japon entre en dispute avec S. Xa-
vier sur la Religion. 9.
Du Bosc, son éloge. 184.
Bossuet Evêque de Meaux de l'immutabilité
de l'être Divin. 391. Eclaircit la doctrine
des

DES MATIERES.

des Peres sur ce point. 399. Accuse M. Fu-
rien de calomnie. 406.
Boyle, son Eloge. 421. Croit le grand œuvre
possible. 423. Son zèle pour la propagation
de la foy. ibid.
Bullus comparé avec Furien. 401.

C.

Abale Socinienne. 410.
Camden, sa vie, son origine, ses em-
plois, & ses études. 42. & 43. Ses divers
ouvrages. 44.
Caractere herozique du Prince d'Orange. 244
Celestin Pape jette bas la Couronne de Hen-
ri VI. d'un coup de pied. 310.
Charles V. irrité contre Clement VII. fait
assiéger Rome. 258.
Chavilah, explication de ce nom. 295.
Chiddekel, origine du mot Tigre. ibid.
Chus, Cutha, ou Chazestan, en quel lieu
situé. 297.
Ciceron, comment définit l'honnête. 492.
S'il a été de la Secte des Academiciens.
537.
Comedie Angloise louée. 445.
Comenius quel. 318.
Cometes, & leur origine. 268.
Commentaire Philosophique cité. 355.
Concile de Tyr, en quelle année on le doit
placer. 21.
- - - II. de Constantinople. 57.
- - - de Nicée & ses suites. 157. Examine
A a G

T A B L E

- la doctrine d'Arius. 165. Et la condamne. 167. Les Payens y viennent pour disputer. 170. Le Pape n'y presida point. 173. Conciles inutiles pour reformer l'Eglise, & pourquoy. 260. Conscience & sa definition. 548. Diverses idées de la conscience. 549. Si l'on doit suivre la conscience errante. ibid. Constantin, s'il est né en Angleterre. 45. Cotelier, sa vie & ses ouvrages. 276. Coturius admet deux sortes de veritez dans la Religion. 452. Critique, & les regles qu'on y doit observer. 153. Cromwel, ses qualitez personnelles. 102. Sa naissance & son éducation. 103. Devient General de l'armée. 110. Et enfin Protecteur. 115. Son éloge. 116. Son portrait, & ses maximes. 496. Ses écrits. 497. Ses amours. 499. Une fille le veut assassiner. 502. Chute de sa famille. 504. Ses principales maximes. 506. Cycle harmonique. 78. Cyrenaiques & leurs sentimens. 362.

D.

- DAnube plus lent le matin qu'après midi & pourquoy. 163. Democrite Abieritain. 69. Descartes, ses livres condamnés par l'Inquisition. 25. Est attaqué par Gassendi. 26. Leur reconciliation. ibid. Accusé d'égarement.

D E S M A T I E R E S.

- ment. 342. Et de Pirrhonisme. 345. Critique de ses Meditations. 348. Et de sa Physique. 354. Son opinion touchant la memoire. 469. Sur la toute puissance de Dieu. ibid. Est rangé parmi les Academiciens. 537. Sa Philosophie a le même sort que celle de Platon. ibid. Diadème, marque de la dignité Imperiale parmi les Romains. 531. Dictionnaire Critique, son utilité. 313. Son étendue. 316. Diocletien pourquoy renonce à l'Empire. 524. Si on luy doit attribuer le nombre de la Bête. 526. Doutes proposez sur quelques phrases Françaises. 279. Droits de l'Eglise & des Rois, & leurs bornes. 486. & suiv.

E.

- E Bionites heretiques, quels. 372. Ecriture Sainte suffit pour connoître la verité. 381. Ne defend point la guerre. 388. Eden, ce que c'étoit. 292. & 478. Edit d'Auguste contre les libelles. 323. Education differente selon les temperamens. 202. Eglise Romaine persecute sans raison. 453. Enée, s'il a passé en Italie. 488. Epigramme, son origine. 444. Episcopat comparé au Gouvernement Presbyterien. 484.

Epicure, son sentiment sur la volupté. 362.
 Epoques différentes comment établies. 18.
 Epoque des Jeux Olympiques, & des Seleucides. *ibid.*
 Erasme raille Luther sur son mariage. 255.
 Erudition superficielle, ce que c'est. 351.
 Comment devient fausse. 353.
 Erycius Puteanus critiqué. 317.
 Esaie, passage de ce Prophete expliqué. 120.
 Estime publique n'est qu'une fumée. 211.
 Ethiopie, ce qu'en ont dit les Anciens. 70.
 Eufrate fleuve du Paradis terrestre. 479.
 Evidence regle de la verité. 464.
 Eusebe de Nicomedie s'oppose à la condamnation d'Arius. 168. Puis y souscrit. 169.
 Examen de la verité quel doit être. 343.
 Doit commencer par nous-mêmes. 345.
 Regles pour y réussir. 347.
 Extraits de diverses Lettres. 126. 269. 426. 538.

F.

Facundus. Passage formel de cet Auteur contre la presence réelle. 50.
 Femmes injustement assujetties par les hommes. 29. Avantages qu'elles ont sur les hommes. 30. Comparaison de leurs differens emplois. 33. Liste des savantes. 335.
 Ferdinand Cortez choisi pour la conquête du Mexique. 457. Petit nombre de ses troupes. 458. Ses grandes victoires. 459. Perd une perle inestimable. 460.
 Fleuve des Arabes quel. 292.

For-

DES MATIERES.

Fortune, seul motif qui fait agir les hommes. 437.
 la France fait de grandes offres au Prince d'Orange, & sa genereuse reponse. 245.
 Fronsberg General des Allemans entre en Italie. 256.
 Fulgence, son genie & ses ecrits. 50.

G.

Gaitte, son sentiment sur l'usure. 63.
 Galerius gendre de Diocletien. 524.
 Gange, s'il est un des fleuves du Paradis terrestre. 293. Superstition des Indiens touchant ce fleuve. *ibid.*
 Gassendi censuré. 360.
 Guillaume Duc de Normandie se rend maître de l'Angleterre. 219.
 Gnostiques, & leurs sentimens. 375.
 Gregoire Pape, son humilité, & ses disputes contre Jean le Fâneur, &c. 51. Blâme l'abus des images. 52. Son Commentaire sur Job. 54. Ses Dialogues. 55.

H.

Henri II. & ses demêlez avec le Pape. 222.
 - - Duc de Saxe, ses exploits, & ses qualitez. 309.
 Hinemar quel. 419.
 Histoire convertie en manifeste ou en controverses. 251.

Hobbes

T A B L E

- Hobbes comparé à un ours. 274.
 Hosties, combien de tems se doivent garder.
 302. Quand on en a commencé l'éleva-
 tion. 303. Precautions touchant la manie-
 re de les pétrir & de les cuire. 304 & 305.
 Touchant les accidens qui leur peuvent ar-
 river. 307.
 P. D. Huet situation du Paradis terrestre.
 289.

I.

- Japonois, sont fins & subtils. 5. Font glai-
 re de leur intrepidité. 6. Adorent le
 Diable. ibid. Se donnent eux-mêmes la
 mort. 7. Scrupules de leurs Bonzes sur les
 dogmes de la Relig. Chrét. 10.
 Jardinage, & ses plaisirs. 441.
 Ibas, comment & en quel tems a été jugé.
 21.
 Jean sans terre est depouillé par Philippe Au-
 guste. 225. Est excommunié par le Pape,
 à qui il rend son royaume tributaire. 226.
 Ignorans décisifs, & pourquoy. 466.
 Impossible, & sa définition. 468.
 Indienne mere à 6. ans. 482.
 Indifferens en Angleterre quels. 105.
 Intention, comment influé dans nos actions
 213. Ne rectifie point les mauvaises. 214.
 Intolerans refutés. 235. & suiv.
 Jobius, son traité du Verbe incarné. 49.
 Journal Ecclesiastique. 330.
 - - - De la Société Royale. 331.

Jour-

DES MATIERES.

- Journal de Paris. 332. Quels en sont les Au-
 teurs. ibid.
 - - - de Parme. 334.
 Journaux de quelle utilité. 328.
 Juifs d'Asie deputer à Cromwel. 116. Sont
 tolerez en Hollande, & pourquoy. 240.
 Junckerus, histoire des Journaux. 327.
 Jurieu accusé de tronquer un passage. 396.
 Et de plusieurs absurditez. 398. S'oppose à
 la tolerance & pourquoy. 402.
 Justinien condamne les trois Chapitres. 57.

L.

- Lactance justifié. 523. & 525. S'il est
 auteur du Traité de mortibus Perse-
 cutorum. 528.
 Lambert; galanteries de sa femme avec
 Cromwel & le Comte de Hollande. 500.
 Logarithmes & leur usage. 87.
 Logique ancienne quelle. 461. Son usage &
 sa fin. 463.
 Lucain, quel est son caractère. 444.
 Luther declame contre le Celibat après son
 mariage. 252. Raisons qui le portèrent à
 se marier. 253. Dont il est blâmé. ibid.
 Son tombeau supposé. 261. Ses qualitez
 personnelles. ibid.
 Lutheriens accusez du saccagement de Ro-
 me. 257.

M.

- Manuscrits Grecs, comment ont été
 corrompus. 36. Mar-

T A B L E

- Martene des regles Monastiques. 299.
 Matiere n'est qu'une puissance passive. 535.
 Maxence, soutient le party des Moines de Scythie. 48.
 Medailles, leur usage pour la Chronologie. 15.
 Medaille d'Herode Antipas quand frappée. 22.
 - - des Samaritains expliquées. 269.
 Melancthon est contristé du mariage de Luther. 255.
 Memoire, sa cause & ses effets. 470.
 Menage, sa grande érudition. 366.
 Meufe, pourquoy s'enfle la nuit. 266.
 Ministre d'Amstredam refuté. 349.
 Ministres d'Etat sacrifient tout à leurs intérêts. 249.
 Miracles faits au Japon pourquoy contestez. 4.
 - - De S. Vandregifile. 304.
 P. le Moine, passage expliqué. 336.
 Moines à quelle heure doivent se lever. 300.
 Comment se doivent preparer pour faire les Hosties. 305. Puniton des Moines negligens. 307. Ont des regles pour la saignée. 308.
 Mont Caffin, Rituels de ses Moines quels. 302.
 Montagnes, demeures de quelques Divinites. 529. Si elles ont été adorées par les Payens. *ibid.*
 Morale pourquoy negligée. 206.
 Moreri, divers defauts de son Dictionaire relevez. 321. Explique mal Tacite. 323.
 Moyle, ses qualitez personnelles. 119. *S'il est*

DES MATIERES.

- est auteur du Pentatheuque. 121. & suiv.
 Motezuma pris par les Espagnols. 459.
 Muses placées sur le Parnasse, & pourquoy. 437.

N.

- N**eron accuse les Chrétiens de l'embranchement de Rome. 522.
 Niemericius quitte les Unitaires, & pourquoy. 378.
 Nil adoré par les Egyptiens. 296. Ce qu'ils croyoient de son origine. *ibid.*
 P. Noris, son traité des Epoque des villes de Syrie. 15.

O.

- O**rgueil est une volupté spirituelle. 516.
 Oudin, ses études & ses Ouvrages. 418.

P.

- P**anegyristes perpetuels condamnez. 156.
 Paradis terrestre où étoit situé. 291. Diverses opinions touchant cela. 478. Quels étoient ses fleuves. 479.
 Parlement d'Angleterre prend les armes contre Charles I. 106. Le condamne à la mort. 111.
 Particularisme contraire à la misericorde de Dieu. 454.

Peres

T A B L E

- Peres de l'Eglise faussement accusez. 394.
 Philosophes, pourquoy persuadent moins
 que les Orateurs. 511.
 S. Pierre, s'il a été à Rome & en quel tems.
 521.
 Platon, ses sentimens touchant la recherche
 de la verité. 534. Et sur les modifications
 de la matiere. 535.
 Pline critiqué. 318.
 Plongeurs d'Egypte celebres. 198. Comment
 peuvent vivre sous l'eau. 200.
 Poëte, quelles qualitez doit avoir. 443.
 Poiret, de l'érudition solide. 338. Son caractere.
 342. Ses opinions. 347. & 350.
 Pourpre, ornement des Césars. 531. Si elle
 étoit particuliere aux Empereurs. ibid.
 Prêtre-Jean, divers sentimens touchant ce
 nom. 71.
 Prevoiance de Dieu quelle. 472.
 Primate d'Angleterre contestée. 498.
 Prosperité dangereuse. 208.
 Przpcovius, sa vie & ses Ouvrages. 369.
 Puritains s'opposent à Charles I. 104.
 Pyrrhoniens decisifs malgré eux. 464.
 Pythagore, & ses voyages. 435.

Q.

- Quietisme mitigé de M. Poiret. 353.
 Dom Quixot, effet de son Histoire.
 438.

Rechen-

D E S M A T I E R E S.

R:

- Rechenberg. Abregé de l'Histoire. 309.
 Religion, quelle doit être la certitude
 qu'on en a. 187. Doit être meditée & étu-
 diée. 189. Combatuë par les Philosophes,
 & pourquoy. 191. Est appuyée sur la rai-
 son. 194.
 Reponct imprudente d'un Espagnol fait per-
 secuter les Chrétiens du Japon. 13.
 Romains, leurs ceremonies pour les funeraill-
 es. 448. Banquets funeraires sur les tom-
 beaux. 449.
 Rotterdam, son éloge. 325.

S.

- Sage des Philosophes quel. 440.
 Satyriques doivent être punis. 324.
 Saumaïse refuté. 317.
 Sauterelles, leur prodigieuse multitude &
 leurs ravages. 72.
 Saxons s'établissent en Angleterre. 218.
 Scultet contre les Sociniens. 450.
 Sel des ouvrages d'esprit quel, & ses diffé-
 rentes especes. 204.
 Sens ne sont point juges de la verité des cho-
 ses exterieures. 543.
 Serpent condamné à ramper, & pourquoy.
 481.
 Sicilien nommé le poisson Colms. 198.

Sixte

T A B L E

- Sixte V. accorde à 3. Rois du Japon rang parmi les Princes Chrétiens. 13.
 Socin réfuté par Przypcovius. 386. Ses sentimens sur le droit de faire la guerre. 385.
 Socrate auteur des dogmes des Academiciens. 534.
 Soleil, comment fait mouvoir les Planetes. 264.
 Sorbier, son jugement touchant plusieurs savans. 274. Ses Ouvrages. 275. Particularité de sa mort. ibid.
 Symbole ne se lisoit point autrefois dans le Canon de la Messe, & pourquoy. 301.
 - - - des Apôtres regle de la foy. 374.
 Système nouveau du monde quel. 263.

T.

- Taches du Soleil d'où procedent. 268.
 Tacité opposé à Lactance. 523.
 M. Temple refuse les premiers emplois. 250.
 Theologiens opiniâtres dans leurs sentimens. 454.
 Tolerance civile établie par le Synode. 228.
 Le Magistrat ne peut s'en dispenser. 233.
 Sa pratique à cet égard. 240. Est la doctrine constante des 3. premiers siècles. 416.
 Traduction, & ses regles. 196.
 Tragedie, & ses premiers auteurs. 182.
 Tyr, son antiquité & ses prerogatives. 20.

Vale-

DES MATIERES.

V.

- Valefiens, quelle étoit leur Secte. 174.
 Condamnez au Concile de Nicée. 176.
 Vatable interprete un passage de l'Ecriture en faveur des femmes. 32.
 Vibrations de la terre & du Zodiaque. 265.
 Vigilance Chrétienne d'un grand usage. 207.
 Vigile Pape exilé par l'Empereur. 59.
 Unitaires ne veulent point écouter l'Eglise. 382. Aiment la Tolerance. 383. Partagez sur le droit des Magistrats. 385.
 Vœux, comment deviennent nuls. 255.
 de Vries, Dissertation contre Descartes. 23.
 Usure, si elle est legitime ou criminelle, & si elle a été permise aux Juifs. 61. Est défendue dans l'Ecriture. 67.

X.

- S. Fr. X Avier, premier Apôtre du Japon. 7. Sa dispute contre un Bonze. 9.
 Xenocrate disciple de Platon quel. 535.

F I N.